

# LE CHANGEMENT SOCIAL :

## PERSPECTIVES PASSEES ET ACTUALITE

### PARTIE I LE CHANGEMENT SOCIAL

#### Document 1 : Qu'est-ce que le changement social ?

D'où vient le fait qu'une société change ? Une réponse rapide, et pas entièrement fautive, consisterait à dire que c'est le résultat d'une volonté politique. Par le biais des élections, d'un coup d'Etat ou d'une révolution les individus cherchent à instaurer un « nouvel ordre » dans la société ou à opérer des réformes jugées indispensables. Pourtant l'observation historique montre que les changements qui se sont produits ne sont généralement pas le résultat de cette volonté et peuvent même lui être contradictoires : que les révolutionnaires de 1789 aient voulu mettre l'égalité au premier rang des valeurs est certain. Que la Révolution Industrielle qui a suivi ait vu le développement de profondes inégalités est tout aussi certain. D'autres changements plus récents, la montée de l'hédonisme ou la transformation de la cellule familiale, par exemple, n'apparaissent pas non plus comme le résultat direct d'une volonté politique.

Le changement social échappe donc à la seule volonté et Marx ne disait pas autre chose quand il rappelait que « *Les hommes font l'histoire mais ne savent pas l'histoire qu'ils font* ». Il y a donc là une énigme et analyser le changement social c'est tenter de percer cette énigme, savoir comment l'Histoire se fait indépendamment de la volonté des hommes. (...)

Très tôt, les sociologues ont cherché les facteurs responsables du changement. A peu près tous les éléments disponibles ont été passés au crible de l'analyse : le progrès technique, les valeurs, les conflits, l'argent, la démographie. Nous consacrerons donc la troisième partie à évaluer et relativiser le poids de ces diverses causes.

Enfin, comme le changement social concerne l'ensemble de la société, l'approche la plus logique semble donc être de type « macrosociologique ». Pourtant, la quatrième partie montrera que modifier le niveau d'observation peut apporter de nombreuses informations intéressantes. Ainsi, nous verrons que l'analyse du changement social peut s'effectuer à partir d'une analyse des collectivités, des groupes ou de l'individu. Cependant, l'essor actuel de la mondialisation fait qu'on ne peut plus se contenter d'analyses à ce niveau, ni à celui de l'Etat-Nation, et qu'il faut prendre en compte le caractère international du changement social.

(Th. Rogel : « *Le changement social contemporain* » - Bréal-2003)

#### Document 2 : un processus complexe

Toute mutation en voie de se faire reste, pendant une période de durée variable, *masquée* ; elle est d'abord noyée dans les configurations latentes dont toute société est porteuse, destinées les unes à façonner l'avenir, les autres à disparaître sans se réaliser. Les procès de transformation radicale sont d'autant plus discrets, durant un premier temps, qu'ils sont soumis aux mécanismes de refoulement de la société « officielle » ; pour celle-ci, le nouveau doit être saisi comme scandale ou perversion, les changements cumulés comme menace de mort, et l'appareil politique apparaît essentiellement comme l'instrument permettant de tenir les choses en état, de lutter contre l'entropie qui menace le système social(...) Les études consacrées à l'histoire de la « révolution industrielle » en Grande-Bretagne, à cette « mutation » qui s'est ensuite généralisée, sont révélatrices à cet égard. Pas plus qu'il n'est possible de lui attribuer une cause unique, il n'est possible de fixer la date de son apparition (...) Les forces de changement opérant au sein du système social deviennent créatrices de contradictions, qui s'accroissent à mesure que leur action se développe, de contradictions que l'on pourrait dire dynamiques ; la «

réponse » à ces dernières, sous la forme d'une nouvelle combinaison de tous les éléments composant la société, ouvrirait alors la phase de mutation  
(Georges Balandier : « *Sociologie des mutations* » - *Anthropos*, 1970)

### **Document 3 : changement social ou mutations sociales ?**

La plupart des travaux en sociologie présentent la société comme un tout intégré et ne peuvent concevoir le changement social autrement que comme le passage d'une structure à une autre. Or, dit Balandier, une société n'est pas un tout structuré et cela pour deux raisons. D'abord parce qu'il y a toujours un décalage entre les normes officielles d'une société et leur mise en pratique, et ce même dans les sociétés qui semblent aussi rigides que les sociétés de caste indiennes. Ensuite, parce qu'une société est un agencement approximatif de paliers dont chacun à une temporalité et une histoire spécifique. Il propose donc de parler de mutations sociales plutôt que de changement social. En suivant cette démarche, on peut dire que la société actuelle résulte de la juxtaposition et de la confrontation de mouvements datant des années 60 (libéralisme des mœurs accru, changement du statut des femmes,...), d'inflexion de certains de ces mouvements (moindre amélioration du statut des femmes dans les années 90), d'évolutions apparaissant dans les années 80-90 (accroissement des inégalités, reconnaissance de l'homosexualité,...), voire de mouvements allant à l'inverse de la tendance générale (demande d'autorité accrue à la fin des années 90). Dans ces conditions, un phénomène initial peut engendrer des effets contradictoires suivant les domaines ou les « paliers » concernés.

La « mutation sociale » dépendra alors des contradictions entre les différents niveaux ou paliers et des oppositions entre forces de changement et forces de conservation. Il n'est alors pas possible d'analyser ce changement social en termes de progrès ou de crise d'une société car le changement social est continu.

(Th. Rogel : « *Le changement social contemporain* » - Bréal-2003)

### **Document 4 : causes et facteurs du changement social**

Très tôt, les sociologues ont cherché les facteurs responsables du changement. A peu près tous les éléments disponibles ont été passés au crible de l'analyse : le progrès technique, les valeurs, les conflits, l'argent, la démographie, (...), s'il n'est pas possible de conserver l'idée qu'une cause unique expliquerait toutes les situations de changement social, il n'est pas absurde de penser qu'à un moment précis de l'histoire un facteur puisse avoir un rôle moteur déterminant et qu'il le perde ensuite. Ainsi, pour Inglehart (Inglehart – 1993), dans les sociétés traditionnelles où la subsistance est le problème premier, c'est l'économique qui entraîne le culturel, mais à mesure que les sociétés s'enrichissent et atteignent un stade « post matérialiste », les variables culturelles prennent un poids croissant et on peut parler d'un certain « déterminisme culturel ». On a, selon les termes d'Inglehart, un « déterminisme ouvert ». Henri Mendras et Alain Touraine arrivent, par d'autres cheminements, à des conclusions convergentes.

(Th. Rogel : « *Le changement social contemporain* » - Bréal-2003)

## **PARTIE II**

### **LE CHANGEMENT SOCIAL DANS LES ANNEES 60 – L'EXEMPLE DE LA SECONDE REVOLUTION FRANCAISE**

#### **1965 : LA REVOLUTION FRANCAISE A-T-ELLE EU LIEU ?**

Chacun connaît la révolution française de 1789 et tout le monde sait qu'il y a eu trois révolutions industrielles. Mais on sait moins qu'il y aurait eu une révolution en France en 1965, une révolution si puissante qu'elle ne connaît qu'un équivalent : la révolution de 1789. Vous ne la connaissiez pas ? C'est normal car cette révolution fut invisible. C'est en tout cas la thèse d'un célèbre sociologue, Henri Mendras, qui publia en 1988 un ouvrage titré « La seconde révolution française : 1965-1985 ». Révolution, donc, aussi importante que celle de 1789 mais à la différence de celle-ci, elle ne fut pas pour l'essentiel politique ni même économique mais pour l'essentiel culturelle.

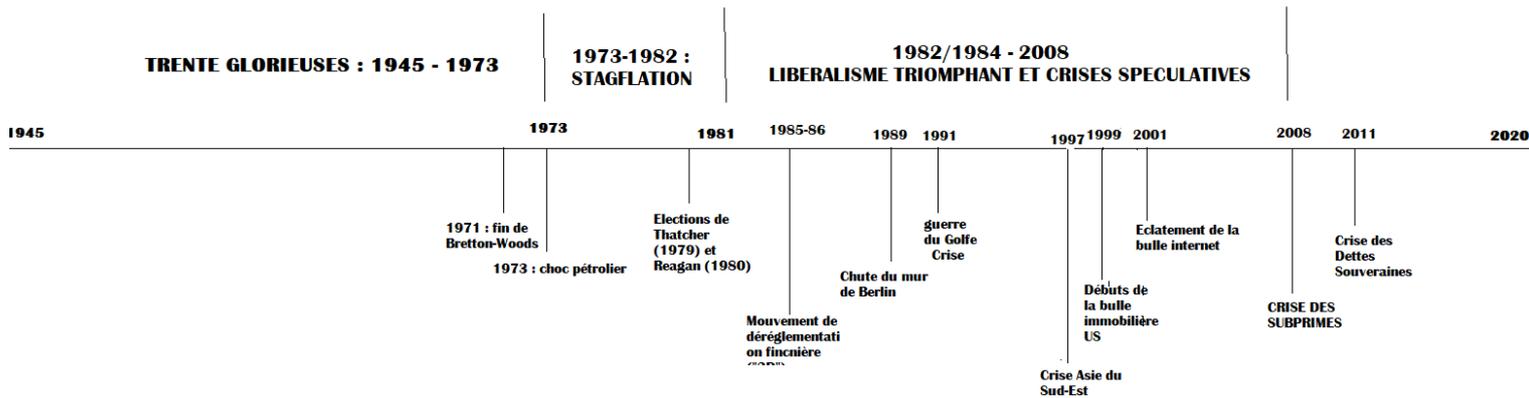
Pour analyser cette révolution, nous nous servirons du livre de Mendras, « la seconde révolution française » paru en 1988, et de deux autres livres, « La métamorphose de Plozevet » d'Edgar Morin, paru en 1967 sur la base d'une enquête de terrain de 1965 et « La société bloquée » de Michel Crozier paru en 1970

Il nous faut d'abord faire un point à l'aide du dictionnaire « *Robert historique de la langue française* » : le terme « révolution » est emprunté au 12<sup>ème</sup> siècle au bas latin « révolution » qui désigne un « retour », d'où l'idée ultérieure de cycle. A partir du 16<sup>ème</sup> siècle, ce terme permet de désigner le bouleversement que peut constituer un événement fixé à l'avance. A partir du 17<sup>ème</sup> siècle, il désigne un changement brutal pouvant impliquer troubles et renversement de régime et sera un synonyme de « coup d'Etat ». Sa connotation sera donc essentiellement politique. Cependant, le terme gagnera aussi d'autres domaines : « révolution scientifique », « révolution démographique », « révolution industrielle », etc... Au 20<sup>ème</sup> siècle il désignera également un changement brutal dans les mœurs et la civilisation (notamment avec la « révolution culturelle » chinoise, « la révolution tranquille » désignant les changements au Québec durant les années 60, ou , plus près de nous « la révolution islamique »)

#### **LES ETAPES DE LA REVOLUTION**

**1965-1985** : la datation peut sembler curieuse et on a de nombreuses périodisations possibles plus connues. En général, on utilise la périodisation de Jean Fourastié qui, dans un livre éponyme paru en 1979, considère que la période à retenir est les « Trente Glorieuses 1945-1973 », (1973 étant l'année du premier choc pétrolier mais on peut lui préférer 1971 et la fin du système de Bretton-Woods ou 1975). Après cette date de 1973, on a donc « la » ou les » crises économiques qui donnent lieu aussi à une périodisation.

## 1945-2020 : QUELQUES POINTS DE REPÈRES ÉCONOMIQUES



Mendras préfère prendre 1965 comme date pratique mais les changements dont il parle s'échelonnent de 1958 à 1968. Pourquoi 1965 ?

Une simple consultation de wikipedia permet de repérer quelques événements majeurs souvent sous-estimés :

Les Beatles sont décorés de l'ordre de l'Empire britannique (en remerciement de leur participation au commerce extérieur), que c'est la sortie de « Rubber Soul » qui marque un tournant dans leur carrière et un pas vers un rock nouveau (psychédélique) , qu'ils décident de ne plus donner d'autographes et qu'ils firent le premier concert de l'Histoire dans un stade à New-York (56000 spectateurs le 15 Août 1965). Curieusement Mendras fait l'impasse sur le cas des Beatles

L'autre événement majeur est que Mary Quant, jeune styliste londonienne, met la minijupe (qu'elle a conçue pour la première fois en 1962) dans sa collection et en fait un vrai symbole de la mode. Le français Pierre Courrèges en fera la pièce maîtresse de sa collection en 1965.

Les Beatles et la minijupe, cela peut sembler futile mais ça ne l'est pas (les sociologues se font une spécialité de traquer les choses futiles pour les traiter de façon sérieuse). Ainsi, qu'y a-t-il derrière l'engouement pour les Beatles ? Une musique nouvelle portée par la musique enregistrée et les disques 33 tours et 45 tours, créés dans les années 50 (ceux qu'on appelle aujourd'hui les vinyles). Les premiers concerts géants dans des stades. La foule et la fougue de la jeunesse, celle qui a entre 15 et 20 ans (les « teenagers ») et qui est née entre 1945 et 1950, donc les premiers nés du Baby-Boom. Si on regarde le taux de fécondité, le Baby-Boom aura duré de 1945 à 1964 (1972 si on prend en compte le taux de natalité ; les couples ont commencé à avoir moins d'enfants en 1964 mais cet effet a été compensé par le fait qu'après 1964 sont arrivées les premières mères issues du Baby-Boom, donc plus nombreuses). Cette arrivée massive d'une nouvelle génération a accompagné d'une volonté de rupture avec la génération précédente (cf Winock). Les jeunes ne veulent plus ressembler à leurs parents et ça se verra par le biais de la musique et de la minijupe, cette dernière étant triplement illustrative : elle témoigne d'une volonté d'émancipation des jeunes filles par rapport à leur corps et à son « exhibition » publique. Mais il y a aussi une volonté de distinction par rapport à la génération précédente, les jeunes filles ne voulant plus s'habiller comme leur mère et, en retour, les mères ne peuvent pas s'habiller comme elles (ce qu'on ne voit plus aujourd'hui). Enfin, la minijupe constitue la formule « chimiquement pure » de la mode et ce milieu des années 60 constitue « l'acmé de la mode ». On voit déjà que ce sont des membres de cette génération du Baby-Boom qui feront le mouvement hippie, Mai 68, le retour à la terre dans les années 1970, mais nous verrons cela ultérieurement.

## LA MODE

L'analyse la plus connue de la mode est celle de Georg Simmel dans son article de 1895 (qu'on peut retrouver dans le recueil d'articles "La tragédie de la Culture").

**La mode est un phénomène social** dans le sens où elle trouve sa finalité en elle-même mais elle est un phénomène paradoxal : en effet une mode qui réussit pleinement, dans la durée ou dans la population, s'autodétruit (un vêtement porté par tout le monde et non plus par une portion de la population ne constitue plus une mode, un vêtement qui s'intègre dans les habitudes vestimentaires sur le long terme - qui ne se démode pas - ne participe plus au phénomène de la mode).

Son principe de base est lui-même paradoxal puisque la mode résulte simultanément de deux forces contraires : la volonté d'imitation (à l'égard du groupe à la mode) et la volonté de distinction (à l'égard du reste de la population). En cela elle permet à l'individu moderne de satisfaire deux besoins contradictoires : la satisfaction du particularisme et le réconfort de l'approbation sociale.

**Simmel, dans son article fondateur de 1895, énumère les conditions qui favorisent son émergence :**

+ Elle répond à un double besoin de distinction/approbation pour les catégories qui n'ont pas de moyens préalables de distinction

+ C'est bien sûr un phénomène économique (on "lance" les modes) et il est sensible à la baisse du prix des biens. Mais la relation entre baisse des prix et développement de la mode n'est pas automatique. En réalité, la baisse des prix des biens en augmentant la consommation de la population rapproche les classes populaires des classes immédiatement supérieures et accélère la volonté de distinction.

+ Elle se développe quand les grandes convictions durables font place aux éléments plus fugaces de la vie. On n'est alors pas étonné de voir que la mode est liée au rythme général de la vie. On la trouvera donc plus facilement dans les grandes villes et au sein des classes moyennes alors que les catégories populaires et supérieures sont conservatrices (Simmel écrit en 1895).

***Les années 1960 qui sont au cœur des trente glorieuses répondent à toutes ces exigences :***

+ La croissance économique accroît le rythme général de la vie

+ Les discours (encore timides) sur la liberté du corps, la liberté sexuelle remettent en cause les certitudes passées

+ Les Baby Boomers qui arrivent à l'âge de l'adolescence éprouvent un besoin collectif de se distinguer des adultes.

+ Les jeunes filles ont le besoin de se distinguer à la fois en tant que femme et en tant que jeune

La mode touche toutes sortes de domaines (musiques, tics de langage, prénoms donnés aux enfants, etc...) mais le vêtement constitue un objet privilégié. On peut noter dans le cas du vêtement féminin les cas du bikini (1946), du port du pantalon (qui n'est plus une mode dès lors qu'il s'impose durablement), de la minijupe (1965), du monokini (milieu des années 1970),...

Revenons à Henri Mendras. Pour présenter cette période, il fait un long travelling sur la France depuis 1918. Alors que la France change et se développe jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, elle aurait connu une forme de « recroquevillement » entre 1918 et 1940 avec un déclin démographique et culturel. Selon Mendras, le réveil se serait fait après la seconde guerre mondiale, et la période 1944-1964 est celle du rattrapage qui permet à la France de se retrouver au point que la France aurait dû atteindre si elle avait continué sur sa lancée d'avant 1918. La date cruciale à prendre en compte ne serait donc pas 1945 mais 1965 (NB : à ce titre, il est clair que les trente glorieuses constituent une anomalie historique si on se fie aux évolutions économiques et démographiques). Bien sûr, on peut, et on doit, retenir d'autres événements que les Beatles et la minijupe. Mendras en rappelle un certain nombre qui lui semblent fondamentaux (auxquels je rajoute certains de mon cru).

**1958** marque la fin de la 4<sup>ème</sup> république ; la nouvelle constitution entre en vigueur en 1959, l'élection du chef de l'Etat au suffrage universel direct est approuvée par référendum en 1962 et la première

élection présidentielle au suffrage universel direct a donc lieu en 1965 avec, pour la première fois, des prestations télévisées des candidats et le recours aux sondages d'opinion (recours qui changera profondément l'idée qu'on se fait de l'Opinion Publique). Mendras omet que 1959 est aussi l'année de naissance d'un petit gaulois, Astérix, doublement révolutionnaire car il a permis de sortir la Bande Dessinée de son statut de lecture pour enfants et pour arriérés mentaux et que, ainsi que le montre Maurice Agulhon, il a revivifié le mythe gaulois en le faisant passer de la culture scolaire à la culture populaire (Agulhon rajoute qu'il n'est pas surprenant qu'Astérix et De Gaulle aient émergé au même moment). 1959 est aussi l'année qui voit le passage à l'instruction obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans. A côté de cela, l'adoption du nouveau France en 1960 apparaît comme quasiment anecdotique.

**1962** est fertile en événements majeurs : adoption de l'élection présidentielle par référendum, fin de la guerre d'Algérie et on peut noter au niveau international, le concile Vatican II, événement majeur dans une société qui est encore majoritairement croyante et pratiquante

**1963** marque l'ouverture du premier supermarché en région parisienne (EMPLACEMENT ?) et les débuts de la véritable consommation de masse (mais on peut aussi retenir l'apparition du premier Leclerc à Camaret en 1958) ainsi que l'apparition du livre de poche. C'est aussi l'année du premier rassemblement festif qui visibilise la génération du Baby-boom : à l'appel d'Europe 1, radio nouvellement créée, 200 000 se retrouvent place de la Nation et surprennent la France entière, notamment par les exactions qui s'y produisirent (grilles arrachées, voitures renversées,...). Le sociologue Edgar Morin en tira immédiatement un article dans le Monde, analysant l'arrivée de ce qu'il suppose être une « nouvelle classe » et inventera à l'occasion l'appellation de « yéyé ». Dans un entretien au journal le Monde de 2014, il déclare *« j'expliquais qu'une nouvelle classe d'âge émergeait, incarnée par le yé-yé, mue par le plaisir du jeu, l'envie de jouir et de s'affirmer dans une société à la fois individualiste et en recherche d'extase collective. Je diagnostiquai que l'adolescence contemporaine portait en elle avec une extrême intensité l'aspiration qui a traversé toute l'histoire de l'humanité et se trouve endormie dans le monde adulte : la quête de la plénitude personnelle au sein d'une communion fraternelle et solidaire. En somme, l'épanouissement du « je » dans un « nous ».* Le Monde

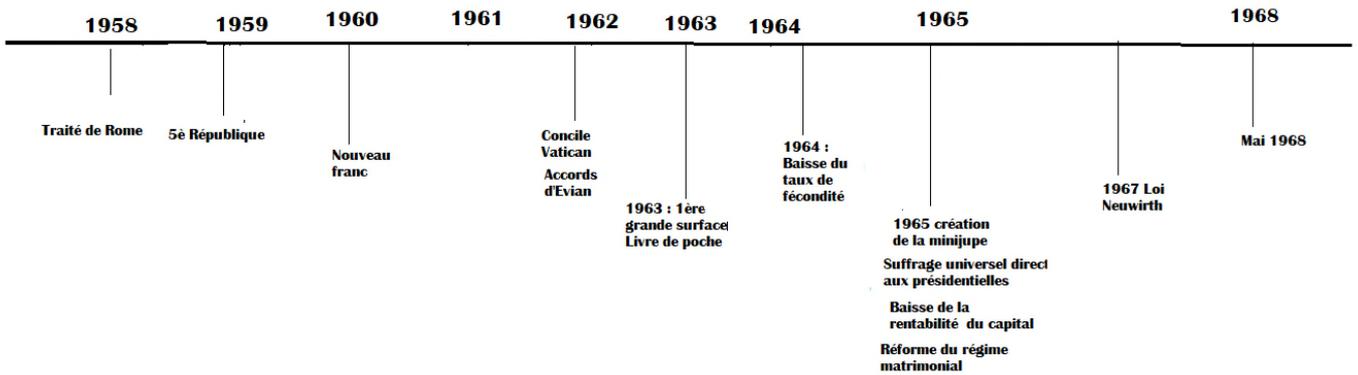
**1965** est l'année de l'apparition de la minijupe mais c'est surtout l'année où les femmes purent enfin exercer un emploi et signer seules les contrats nécessaires à l'entretien du ménage et de l'éducation des enfants (concrètement, elles peuvent ouvrir un compte en banque sans l'accord de leur mari).

Il faut surtout citer **1967** et la Loi Neuwirth qui légalise l'usage de la contraception féminine (certes, seulement pour les femmes mariées et sous contrôle médical dans le cas de risque majeur pour la santé ou la vie de la mère ou de l'enfant) ; ce n'est pas encore un usage libre mais un premier pas est fait car de fait le contrôle de la fécondité est maintenant le fait des femmes.

Enfin, la période d'entrée dans la seconde révolution française se clôt avec Mai **1968** que Mendras considère comme étant une mise en scène symbolique de la seconde révolution française.

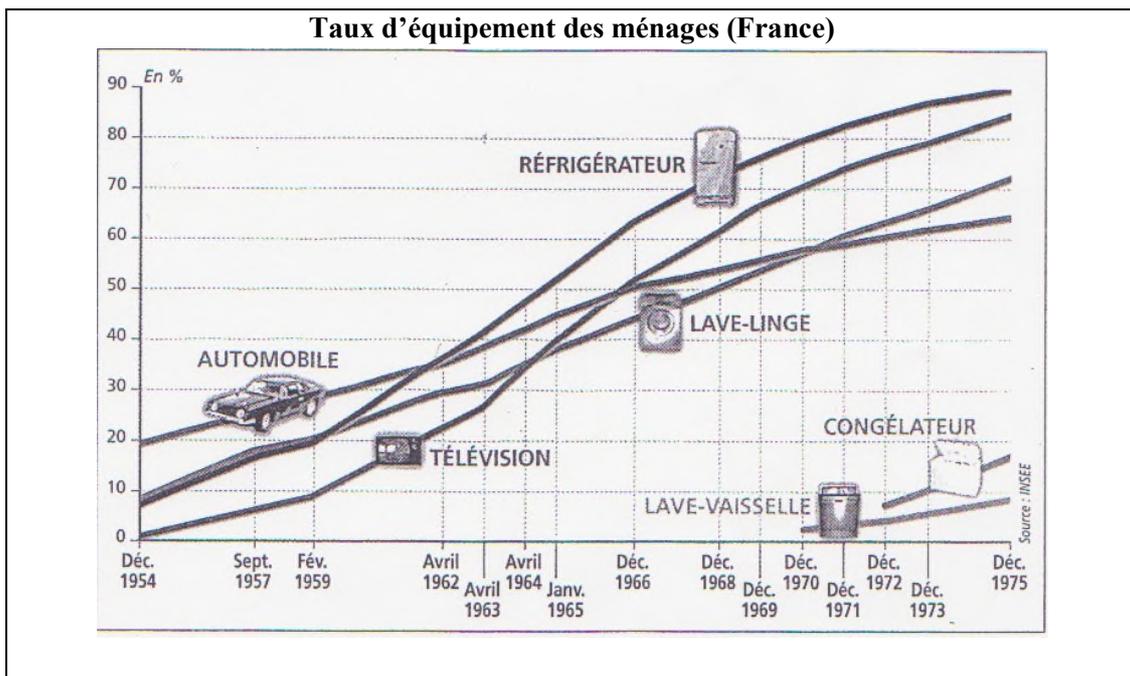
## 1958 - 1968 MISE EN PLACE DE LA "SECONDE REVOLUTION FRANCAISE"

### Quelques points de repère



Cependant, les évènements ne viennent pas tout seuls, ils prennent appui sur des tendances parfois manifestes, parfois invisibles.

Economiquement, nous sommes toujours dans les trente glorieuses avec des taux de croissance de l'ordre de 4% par an et les français consomment de plus en plus mais déjà l'emploi commence à fléchir : même si l'explosion du chômage date de 1974, on s'inquiète de son augmentation dès 1967. Moins visible, le taux de rentabilité du capital commence à baisser, en France et ailleurs.



Le Baby-Boom est fondamental puisqu'il est à l'origine de la classe d'âge qui a fait la place de la Nation en 1963 et qui part à la retraite aujourd'hui mais cette explosion la fécondité dans les années 50 est une anomalie au niveau historique puisque la tendance séculaire est à la baisse de la fécondité. Cette fécondité se remet donc à descendre en 1964, rejoignant peu à peu la tendance séculaire, dans tous les pays développés. A quoi attribuer cette baisse de la fécondité ? Jusqu'au milieu des années 1980, de nombreux commentateurs comme l'historien Pierre Chaunu ont craint une « crise de civilisation » marquée par un refus de l'enfant. Avec le recul, les sociologues et les démographes comme Hervé Lebras ont montré qu'il s'agissait de la conjonction de deux phénomènes : la réduction

progressive des familles nombreuses et surtout le recul de l'âge auquel les femmes ont leur premier enfant, ceci étant bien entendu clairement corrélé à l'allongement des études pour les femmes (dans un environnement de « massification scolaire »).

De même, la famille commence à connaître quelques transformations (mais sans commune mesure avec ce qu'on connaît aujourd'hui) avec la baisse du taux de nuptialité et l'augmentation des divorces qui imposera de changer la loi en 1975 avec le divorce par consentement mutuel.

Jusqu'à présent, ce que nous avons dit peut rappeler les cours d'Histoire. Pourtant Mendras est un sociologue c'est-à-dire que ce qui l'intéresse prioritairement n'est pas l'évènement en tant que tel mais les transformations sous-jacentes de la société, ce qu'on appelle le « **changement social** » c'est à dire l'ensemble des changements d'ordres divers qui peuvent être aussi bien économiques que culturels ou politiques qui touchent une collectivité (et non une personne seule) et qui ont un caractère irréversible et affectent le fonctionnement de la société dans son ensemble.

Dans les années 60, derrière le « monde ancien » apparaît un « monde nouveau » et cela ne se fait pas sans mal. Mai 68 peut alors être interprété comme un symptôme de cette transformation.

### STRUCTURES EN PROFONDEUR

Mendras diagnostique une transformation du système de classes sociales sur cette période. Il est un des premiers à voir la disparition à venir de la paysannerie, et la bourgeoisie rentière dont le déclin a commencé en 1918 achève de disparaître (en tout cas, sur cette période). Si la classe ouvrière a été la classe centrale au 20<sup>ème</sup> siècle, des sociologues comme Alain Touraine diagnostiquent déjà un déclin de la conscience ouvrière (le déclin quantitatif commençant au milieu des années 1970) et Mendras envisage plutôt une structure sociale faite de « constellations diverses ». Il faut cependant rappeler que cette question des classes sociales reste controversée. Parallèlement, les années 60 marquent le déclin des grandes Institutions qui ont façonné l'individu depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle : l'Ecole, l'Eglise, l'armée, les grands partis politiques. Cela ne veut pas dire que ces organisations disparaissent mais qu'elles ont perdu leur prégnance sur les individus. Ainsi, on n'appartient plus à l'Eglise mais de plus en plus on choisit ou non de croire et de pratiquer. Malgré sa massification, l'Ecole a perdu de son caractère impérieux et on échappe de plus en plus souvent la conscription militaire. Ce processus est celui de la « **désinstitutionnalisation** ». Les Institutions avaient pour fonction de fabriquer des individus somme toute assez semblables et interchangeable. Mais cela change durant ces années 1960. Nous avons vu que l'émancipation des femmes et des jeunes va bouleverser profondément la société. Cela aura donc deux conséquences anthropologiques profondes. La première est la transformation de la famille qui, avec la montée des divorces et des recompositions, perd également de son caractère d'institution pour devenir le produit de choix individuels.

Parallèlement à la montée des Baby-Boomers, nous voyons se transformer le système de classes d'âge. On entre de plus en plus tard dans l'âge d'une part à cause du déclin des rites d'institution comme le service militaire, d'autre part avec le recul de l'âge au mariage, le retard de l'entrée dans un emploi stable, l'allongement des études. La classe d'âge dite « adolescente » va véritablement se développer à ce moment (voir les articles d'Edgar Morin sur la génération « yéyé »).

Mais ce qui est le plus frappant c'est le changement culturel. L'hédonisme et l'individualisme deviennent des valeurs à part entière. L'individualisme n'est pas l'égoïsme mais l'individuation, c'est-à-dire la volonté de se construire en tant qu'individu. Alors que l'individu peut être construit par la communauté (on est le fils de son père dont on reprend le nom, le métier, ma mémoire,...) ou par les Grandes Institutions (Eglise, Ecole, ;..) nous sommes dans une situation où les choix de vie possible se multiplient et où l'important est de se construire soi-même. Ainsi, on se présente de plus en plus en tant que jeune, femme, breton,... puis dans les années 80 en tant qu'enfant d'immigré et dans les années 1990 en tant qu'homosexuel. Mais dans le même temps, il y a une véritable injonction à

l'individualité et à l'authenticité : on doit absolument être capable de savoir ce que l'on veut et « qui on est ». On peut illustrer ces évolutions avec le cas de l'École : jusqu'aux années 1960, il s'agit explicitement d'une institution de légitimation sociale. A partir des années 1960 on a un double mouvement de massification et de désinstitutionalisation. Après Mai 68, la possibilité formelle de choix passe de plus en plus des mains de l'institutionnel de ses représentants à celles de l'élève et de sa famille. Le choix se fera entre grandes filières (générale, technique, professionnel) puis entre sous filières (S, L, Es dans la filière générale). Avec la réforme actuelle, c'est à l'élève de savoir précisément « ce qu'il veut » et donc « qui il est ».

### AU VILLAGE

On s'imagine parfois les sociologues maniant moult statistiques et regardant de haut la société et ses diverses évolutions. Mais le sociologue est aussi un acteur de terrain ayant emprunté les méthodes des ethnologues pour scruter les groupes sociaux. Il se trouve qu'en 1965, Edgar Morin prit part à une enquête pluridisciplinaire qui avait pour objet d'études Plozevet, un village bigouden d'un peu plus de 3000 habitants, un village remarqué pour son très fort taux de scolarisation alors qu'il conservait des structures sociales du 19<sup>ème</sup> siècle. Cette enquête faite d'entretiens et d'observations permit d'observer sur quatre années (de 1961 à 1965) son accession au monde moderne. Peut être peut on voir ici, de manière qualitative, comment les « nouveaux temps » s'articulèrent à la tradition en voie de disparition (« *The Times They Are a-Changin'* » chantait Bob Dylan).

La modernisation de Plozevet provient de plusieurs sources : le progrès technique, l'ouverture sur l'extérieur. Le village va s'ouvrir par le retour des émigrés partis à Paris et qui reviennent pour prendre leur retraite, par le départ des jeunes vers Quimper pour leurs études et surtout par l'essor du tourisme. Le tourisme permet aux plozevetiens de « s'enrichir », de prendre conscience de la valeur esthétique du paysage breton et permet surtout de créer un nouveau marché. Jusqu'alors les échanges restaient marqués par leur personnalisation : on échangeait avec les proches (familles, voisins, ...) sous le régime du don –contre/don ou du « prix d'ami » et avec les grosses coopératives sous la logique de l'affrontement (« avoir l'autre ou se faire avoir »). Avec le tourisme apparaît un nouvel acteur, le touriste : on ne connaît pas celui-ci mais on le traite presque en ami (si on veut qu'il revienne) ; on ne peut donc pas lui appliquer un « prix d'ami » ou un « prix d'ennemi » puisqu'il n'est ni l'un ni l'autre. Le prix va donc s'appliquer de façon impersonnelle en augmentant lors des périodes touristiques et baissant en dehors de celles-ci. Le marché impersonnel s'impose donc dans la région et surprend certains vieux plozevetiens qui ne comprennent pas l'idée de valeur d'échange. Parallèlement, arrive le progrès technique sous trois formes principales : l'amélioration de l'équipement agricole de la ferme, l'arrivée de nouveaux biens de consommation (TV, Autos,...), l'amélioration de l'équipement ménager et notamment de la cuisine. On sait que c'est à cette époque que le « paysan » disparaît au profit de « l'agriculteur » (Mendras « la fin des paysans ») pourtant Edgar Morin estime que l'amélioration de l'équipement de la ferme, si elle augmente la productivité, n'en change pas vraiment la logique de fonctionnement. Le grand changement proviendra de l'équipement de la cuisine (dès les années 1950) et de la salle de bains (après 1962) car en allégeant le poids des tâches ménagères, la femme conquiert son autonomie, d'abord comme maîtresse du foyer avant de s'émanciper par l'accession à un travail salarié. Dans le même temps, son autonomie va également passer par la consommation (les « emplettes » en ville, les achats de magazines, ...). Pour Morin, la véritable révolution est celle de l'intérieur domestique car elle implique une nouvelle éthique qu'on ne retrouve pas dans la modernisation de l'exploitation de la ferme. Edgar Morin parlera alors de « *la femme, agent secret de la modernité* ».

Cette consommation passe aussi par l'accès à la télévision qui ouvre sur le monde, et au vélomoteur qui permet aux jeunes de se déplacer et de s'émanciper de la génération précédente.

C'est l'ère du « consommationisme » qui se développe et celle-ci implique d'autres relations au bonheur, à l'hédonisme, à l'argent, à l'épargne et au crédit. Mais il faut qu'en face il y ait une offre de biens et les commerces traditionnels ne suffisent pas. S'il y a des supermarchés en région parisienne, des grands magasins dans les grandes villes (depuis longtemps), rien de tel à Plozevet. Les plozevetiens vont avoir recours aux commerces de poly activité qui se font les relais des grandes marques de produits.

Nous voyons donc ce que proposent les sociologues : une analyse « d'en haut » (Top down) à la manière de Mendras dans la seconde révolution française et un travail « d'en bas » (Bottom up) d'Edgar Morin. L'intérêt de l'enquête sur Plozevet est de montrer que le nouveau ne remplace pas l'ancien d'un seul tenant mais qu'il y a une articulation qui se fait entre les nouveautés qui arrivent et les structures socio-économiques anciennes. Mais ce qu'on ne sait pas c'est comment se font ces articulations ; quels sont les éléments sociologiques qui entraînent les autres ?

C'est à cela que s'est attaqué le groupe Louis Dirn, un groupe de sociologues qui se réunissaient le Lundi soir (Louis Dirn est l'anagramme de Lundi soir) pour tenter de décrypter les processus de changement sur cette période. Le groupe a donc dégagé 60 tendances sociales importantes comme, par exemple, le déclin de la pratique religieuse, l'augmentation de l'activité féminine, l'informatisation de la société, la montée des classes moyennes, et de voir pour chaque tendance si elle entretient ou non un lien avec une des 59 autres tendances (cela fait donc un total de 3540 liens possibles). Pour pouvoir inscrire aisément ces liens, ils inscrivent ces tendances dans un tableau double entrée (une matrice - Voir en annexe). Ils en dégagent l'idée qu'il n'y a pas une cause ou quelques causes à l'origine de cette révolution et que toutes les tendances s'inter influencent mais il en est qui ont plus d'influence que les autres comme l'essor des nouvelles technologies, les transformations de l'emploi, la montée des classes moyennes, les transformations du statut des femmes, ... Il n'est pas possible de montrer ici la complexité des enchainements (pour plus de précisions voir Rogel – 1997). Cependant, il faut bien garder à l'esprit que ce travail est fragile et que les résultats obtenus dépendent en partie des choix de tendances (choix qui ont toujours une part d'arbitraire) et des propositions de chaque tendance ? Les auteurs eux mêmes indiquent qu'il ne s'agit pas de résultats définitifs mais d'une aide à la réflexion.

### L'EXPLOSION 68

Nous avons dit que Mendras, en choisissant l'année 1965, récoltait des faits significatifs s'étalant de 1958 à 1968. Evidemment, le choix de 1968 n'est pas anodin et Mai 68 est le moment où cette révolution « silencieuse » se met en scène. A l'époque, on a craint qu'il s'agisse de quelque chose de plus grave qu'une simple contestation. Rappelons que Mai 68 a été un événement court mais puissant. Court : on peut dater son début au 22 Mars avec l'occupation de locaux à la faculté de Nanterre par des étudiants gauchistes et sa fin le 30 Mai 1968 avec une immense manifestation pro-gaulliste (environ 400 000 manifestants). Puissant : au plus fort du mouvement, le 22 Mai 1968, il y eut près de 10 millions de salariés en grève ou dans l'impossibilité de travailler soit près d'un actif sur deux. Tout cela est bien connu et de nombreux historiens ont présenté cette succession d'événements.

Mais qu'est ce que les sociologues ont à en dire ? Ce qui les intéresse avant tout c'est la « signification collective » de ces événements. On cite régulièrement un article paru dans le Monde écrit par le journaliste Pierre Vianson-Ponté, titré « La France s'ennuie » et se terminant par « un pays peut aussi périr d'ennui ». On a souvent présenté cet article comme visionnaire alors qu'il n'a justement pas vu ce qui allait se passer. Un article visionnaire, il y en eut un, peu cité et méconnu : « Considérations sur la nature de l'anomie » de François Chazel. Dans cet article savant et complexe Chazel montre que la France se trouve dans une situation « anomique », le vieux monde tardant à mourir, le nouveau peinant à naître et il écrit : « *C'est quand l'acteur n'a pas assimilé les nouvelles*

*formes de vie que son existence lui paraît vide de signification, c'est lorsque les nouvelles institutions ne règlent point encore avec fermeté les relations sociales que l'ordre collectif est fragile, c'est enfin au moment où de nouvelles images concrètes n'exercent pas encore symboliquement leur effet apaisant que l'individu est dissocié de la société où il vit* ». Il remarque que dans ces années 1960 (1967 pour être précis) « *les acteurs et les groupes sont tiraillés entre deux systèmes de croyances, l'un qui les pousse à adhérer au présent et qui guide leur conduite quotidienne, l'autre auquel les attache une tradition bien ancrée de sensibilité collective. (...) les Français d'aujourd'hui pensent et agissent comme des hommes jeunes, tout en continuant à sentir comme des hommes âgés* »

La France semblait donc condamnée à changer. Mais comment allait-elle le faire ? De manière douce et graduelle ou de manière brusque et violente ? L'exemple de Mai 68 montre que c'est plutôt la deuxième voie qui a prévalu. Le sociologue Michel Crozier (1922 – 2013) nous a montré pourquoi : dans un livre de 1964, « Le phénomène bureaucratique », il a développé une thèse sur le fonctionnement de la société française et a appliqué celle-ci au cas de Mai 68 dans un livre de 1970 « La société bloquée ». Dans le « phénomène bureaucratique » où il analyse le fonctionnement des grandes organisations françaises, il montre que celles-ci sont marquées par des traits culturels spécifiques : la volonté des individus de sauvegarder une égalité entre eux, mais une égalité de façade. Ce qui amène à éviter la face à face qui risquerait de détruire cette fiction d'égalité. Il en résulte un isolement de l'individu et des strates hiérarchiques. Dans ces conditions, le changement ne peut pas se faire de manière souple et négociée mais par « crises ». Crozier pense que ces traits observés au niveau des organisations reflètent le fonctionnement de la société française qui est donc « bloquée » et ne peut changer que par crises dont celle de Mai 68 (on est frappé également par la signification du mouvement des gilets jaunes).

Ces grands changements commencés vers 1958 finissent donc de se mettre en place en 1968 et une « nouvelle France » plus tournée vers l'hédonisme et l'individualisme se met en place...jusqu'en 1985 puisque c'est à cette date que, selon Mendras, la seconde Révolution Française se clôt. Mais pourquoi 1985 alors qu'on sait que les trente glorieuses se terminent entre 1973 et 1975 ? Il convient d'abord de rappeler que les phénomènes culturels et sociaux connaissent une relative autonomie par rapport aux phénomènes économiques. En fait, ce qu'il va se passer en 1985 trouve ses racines dès le début des années 1970 et, en 1988, Mendras n'avait sans doute pas suffisamment de recul pour le voir. Ce qui se met en place, c'est une société plus libérale. C'est d'abord le « libéralisme des mœurs » : la reconnaissance de l'homosexualité, le mouvement « meeto », le Pacs, le mariage pour tous,... Tout cela se situe dans la suite de l'émancipation des femmes qui démarre dans les années 60.

Cependant, ce libéralisme est aussi un libéralisme économique dont la première manifestation est la fin du système de Bretton-Woods en 1971 et surtout le mouvement de libéralisation des marchés qui touche le monde occidental au début des années 1980 et est surtout marqué par la libéralisation des marchés financiers. Peut-on alors parler de « Révolution libérale » en économie ? Peut-être ! Et on peut se demander si celle-ci ne s'est pas terminée avec la crise de 2008. Mais c'est une autre histoire ! Et de nombreux économistes et sociologues sont en train de l'écrire.

On peut dire rapidement que certaines transformations de ces trente dernières années sont dans la lignée de la 2<sup>nd</sup>e RF : le libéralisme des mœurs, la valorisation de la place et du pouvoir des femmes, parfois avec nuance : si on reconnaît toujours l'importance du droit au divorce, l'infidélité est plus rejetée par les générations récentes que par les générations de 1968. Par ailleurs on a retrouvé une certaine demande d'autorité à partir de 1995 mais l'autorité doit toujours être justifiée, elle n'est plus de « droit divin ». Cependant, d'autres inflexions vont carrément à l'encontre de la 2<sup>nd</sup>e RF : le libéralisme qui se développe à partir des années 1980, par exemple, ... (on se fie ici aux sondages régulièrement faits dans le cadre de FFF et publiés dans la revue Futuribles).

La « seconde Révolution Française » n'a donc pas le caractère spectaculaire des révolutions politiques mais si on l'analyse, avec recul, avec ses conséquences sociétales et qu'on considère qu'elle est la source des changements dans le « genre », les divisions en âge, les formes de la famille,..., on peut parler de révolution.

### **HISTOIRE ET SOCIOLOGIE**

Cette intervention repose sur des travaux sociologiques mais s'apparente aussi à des travaux historiques. Pourquoi y-a t-il deux disciplines, l'Histoire et la Sociologie ? Il ya bien sûr des différences entre les deux démarches mais on verra que pour chaque différence on peut parler de ressemblances ou de rapprochements :

+ L'Histoire s'intéresse au passé, le sociologue au présent. Mais la différence n'est pas si simple : en effet, on ne peut analyser le présent sans tenir compte de la profondeur historique. De son côté l'Histoire, on le dit assez, a pour vocation, parmi d'autres, de comprendre le présent à l'aune du passé. Mais quand commence le passé ? L'Historien peut donc être aussi un analyste de « l'Histoire immédiate ».

+ Une autre différence serait de dire que l'Historien s'appuie plutôt sur la description des événements ou du déroulement d'une époque alors que le sociologue chercherait la mise en évidence de mécanismes sous-jacents (comme avec la matrice de Louis Dirn, par exemple) mais il ne faut pas caricaturer : l'historien cherche aussi la logique des événements, le sociologue s'appuie aussi sur la description d'événements.

En fait la différence entre les deux disciplines est probablement autant de degrés que de nature. Le mieux est de considérer qu'historiens et sociologues ont la même ambition d'étudier les phénomènes sociaux mais ils le font avec leurs habitudes et leurs traditions propres. Ajoutons à cela, que dès qu'un sociologue remonte loin dans le temps, il fait preuve d'historien à l'exemple de Charles Tilly (l'auteur des « répertoires d'action collective » qui viennent droit de son livre « La France conteste »). A l'inverse, dès qu'un historien compare un phénomène à des époques différentes à des fins d'analyse, il fait un travail de sociologue : on peut songer à Michel Winock qui a écrit « la fièvre hexagonale ». Enfin, certains auteurs se plaisent à brouiller encore plus les cartes comme le sociologue Norbert Elias, promoteur de la « sociologie historique » qui a influencé des sociologues mais aussi des historiens comme Robert Munchembled et qui a écrit un ouvrage de sociologie sur un individu, Mozart (« Sociologie d'un génie »), Elias allie également la psychanalyse à la sociologie et à l'Histoire. On peut également se dire que les travaux d'Edgar Morin et d'Henri Mendras ou Michel Crozier, tous sociologues, serviront plus tard aux historiens.

Dans « comment on écrit l'Histoire », Paul Veyne écrivait malicieusement que la « bonne sociologie n'est que de l'Histoire qui n'en porte pas le nom ». On peut également se demander si une partie de l'Histoire de demain ne sera pas essentiellement de la sociologie sédimentée.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ce texte est essentiellement fondé sur trois ouvrages :

- + Michel Crozier : « La société bloquée » - Seuil - 1970
- + Henri Mendras : « La seconde révolution française – Gallimard – 1988
- + Edgar Morin : « La métamorphose de Plozevet » - -1967

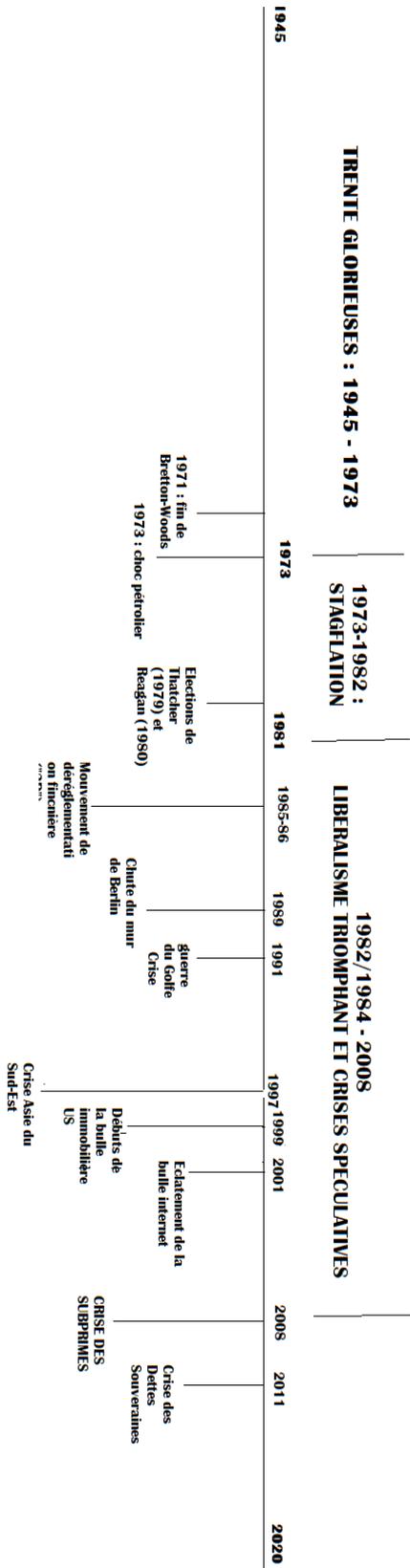
### Autres ouvrages et articles utilisés :

- + Maurice Agulhon : « Le mythe gaulois » - Revue Ethnologie française nouvelle série, T. 28, No. 3 « Astérix. Un mythe et ses figures » - Juin-Septembre 1998.
- + François Chazel : « considérations sur la nature de l'anomie » - Revue Française de sociologie n° ?- Décembre 1967
- + Michel Crozier : « Le phénomène bureaucratique » - Seuil - 1964
- + François Dubet : « Le Déclin de l'institution » - Seuil - 2002
- + Norbert Elias : « Sociologie d'un génie » - Seuil - 1991
- + Hervé Lebras : « Marianne et les lapins : L'Obsession démographique » Hachette, 1992
- + Henri Mendras : « La sagesse et le désordre » – Gallimard – 1985
- + Henri Mendras « la fin des paysans » SEDEIS, 1967 ; A. Colin, 1970
- + Robert Muchembled : « Société, cultures et mentalités dans la France moderne XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle » - Armand Colin, 1990
- + Alain Rey : « Dictionnaire historique de la langue française » - Robert – 1992
- + Edgar Morin : « Une nouvelle classe d'âge – Les yéyés » - Le Monde - 06 Juillet 1963
- + Thierry Rogel : « La matrice de Louis Dirn – Une approche du changement social à moyenne portée » - DEES n° 110 – Décembre 1997 - <http://mondessensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/articles/sociologie-et-sciences-sociales/la-matrice-de-louis-dirn-une-approche-du-changement-social-a-moyenne-portee.html>
- + Georg Simmel : « La mode » - dans « La Tragédie de la culture et autres essais » - Rivages, 1988
- + Charles Tilly : « La France conteste : De 1600 à nos jours » - Fayard – 1986
- + Alain Touraine : « La Conscience ouvrière » - Seuil -1966
- + Nicolas Truong : Entretien avec Edgar Morin : « Inventer une sociologie du présent » 4 septembre 2014 – Le Monde
- + Pierre Viansson-Ponté : "Quand la France s'ennuie..." - Le Monde, 15 mars 1968)
- + Paul Veyne : « Comment on écrit l'histoire » -
- + Michel Winock : « La fièvre hexagonale : les grandes crises politiques de 1871 à 1968 » - Calmann-Lévy - 1986

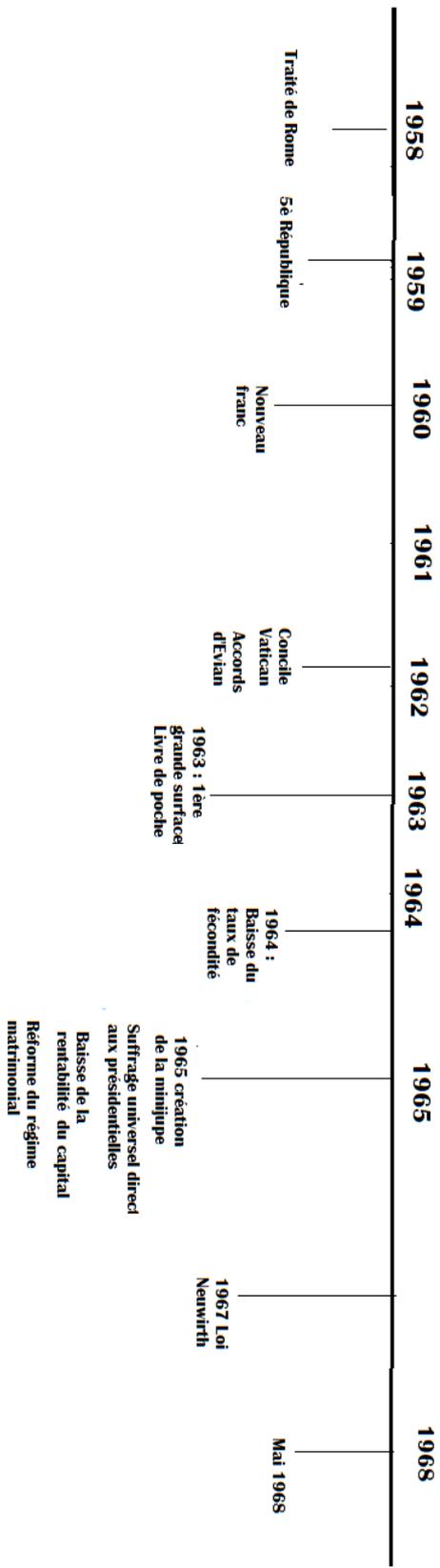
# ANNEXES

## ANNEXE 1

### 1945-2020 : QUELQUES POINTS DE REPÈRES ÉCONOMIQUES



**1958 - 1968 MISE EN PLACE DE LA "SECONDE REVOLUTION FRANCAISE"**  
**Quelques points de repère**



2 :

## ANNEXE 3 : LE CONCERT PLACE DE LA NATION VU PAR EDGAR MORIN

### I. - Une nouvelle classe d'âge

LE MONDE | 06.07.1963 à 00h00 • Mis à jour le 06.07.1963 à 00h00 | EDGAR MORIN

La vague de rock'n roll qui, avec les disques d'Elvis Presley, arriva en France ne suscita pas immédiatement un rock français. Il n'y eut qu'une tentative parodique, effectuée par Henri Salvador, du type " Va te faire cuire un œuf, Mac ". La vague sembla totalement refluer ; mais en profondeur elle avait pénétré dans les faubourgs et les banlieues, régnant dans les juke-boxes des cafés fréquentés par les jeunes. Des petits ensembles sauvages de guitares électriques se formèrent. Ils émergèrent à la surface du golf Drouot, où la compétition sélectionna quelques formations. Celles-ci, comme les Chats sauvages, les Chaussettes noires, furent happées par les maisons de disques. Johnny Halliday monta au zénith. Il fut nommé " l'idole des jeunes ".

Car ce public rock, comme aux États-Unis quelques années plus tôt, était constitué par les garçons et filles de douze à vingt ans. L'industrie du disque, des appareils radio, comprit aux premiers succès que s'ouvrait à la consommation en France un public de sept millions de jeunes ; les jeunes effectivement, poussés par le rock à la citoyenneté économique, s'équipèrent en tourne-disques, en radio, transistors, se fournirent régulièrement et massivement en 45 tours.

#### Du golf Drouot à la Nation

L'élargissement vint : du rock on passe au twist ; les jeunes vedettes de la chanson varient leur répertoire. À Europe no 1 Daniel Filipacchi lance l'émission " Salut les copains ! " ; le mot-clé n'est pas " idole " comme l'avaient cru les marchands de disques, mais " copain ". C'est sur un ton de camaraderie que " Daniel ", souvent entouré de Johnny Halliday, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Pétula Clark, présente les disques, discute. Le twist règne en despote éclairé, tolérant d'autres styles, d'autres tons. La notion de copain n'est pas refermée sur les vedettes de moins de vingt ans : on peut être copain même jusqu'à trente ans, à condition d'avoir le je ne sais quoi copain ; ainsi Brigitte Bardot, Pétula Clark (bien que mariée et mère) sont copines. Un Claude Nougaro n'est qu'à demi copain.

Le succès de " Salut les copains ! " est immense chez les décagénaires (comment traduire teenagers ?). Les communications de masse s'emparent des idoles-copains. Elles triomphent à la T.V. La vague des vedettes de quinze ans s'élançe derrière les déjà presque croulants Richard, Johnny (pour qui l'âge du service militaire semble sonner le glas), Sylvie, Françoise. C'est Sheila, dont une récente exhibition à la TV fait démarrer en trombe le disque l'École est finie, Sophie, triomphant dans l'agréable. Quand un air vous entraîne. En 1962 Filipacchi lance timidement une revue, Salut les copains, qui aujourd'hui fête son premier anniversaire avec un tirage d'un million d'exemplaires, tandis qu'à la suite boy-scouts, jeunesse catholique, jeunesse communiste s'évertuent à singer le style " copains " (1). Le Bonjour les amis catholique, le Nous les garçons et les filles communiste, se trémoussent en twistant dans le sillage de S.L.C.

Le music-hall exsangue renaît sous l'affluence des copains ; les tournées se multiplient en province, sillonnées par les deux groupes leaders, le groupe Johnny-Sylvie et le groupe Richard-Françoise. Paris-Match consacre chez les " croulants " le triomphe des copains puisqu'il accorde aux amours supposées de Johnny et Sylvie la place d'honneur réservée aux Soraya et Margaret. Ici-Paris potine en publiant les Mémoires d'une amie délaissée de Johnny, qui jusqu'alors sauvagardait son standing en ne s'abandonnant qu'aux seuls ex-amants de B. B. L'apothéose " copains " se situe dans un des ultimes samedis de juin 1963, où le grand Barnum copain, Daniel, organisa le rassemblement de masse autour des vedettes. Cent cinquante mille décagénaires étaient au rendez-vous sabbatique, manifestant cet enthousiasme qui a le don d'ahurir totalement l'adulte.

De quoi s'agit-il ?

- De la promotion de nouveaux artistes de la chanson. Au premier rang, comme auteur-compositeur, interprète, je mettrai Françoise Hardy, qui mute toute prose en poésie, toute poésie en musique. Mais dans l'ensemble toute la promotion " copains " de Filipacchi-Tenot est excellente (les deux compères étaient au préalable des amateurs avisés du jazz)

- De l'irruption puis de la diffusion du rock et du twist français ;

- D'un épisode important dans le développement du marché du transistor et du 45 tours ;

- D'un épisode important dans l'extension du marché de consommation à un secteur jusqu'alors hors de circuit, celui des décagénaires.

Ce phénomène, qui s'inscrit dans un développement économique, ne peut être dilué dans ce développement même. La promotion économique des décagénaires s'inscrit elle-même dans la formation d'une nouvelle classe d'âge, que l'on peut appeler à son gré (les mots ne se recouvrent pas, mais la réalité est trop fluide pour pouvoir être saisie dans un concept précis) : le teen-âge, ou l'adolescence. J'opte pour ce dernier terme.

Les communications de masse (presse, radio, TV, cinéma) ont joué un grand rôle dans la cristallisation de cette nouvelle classe d'âge, en lui fournissant mythes, héros et modèles. Dans un premier stade, le cinéma fait émerger les nouveaux héros de l'adolescence, qui s'ordonnent autour de l'image exemplaire de James Dean. Dans un deuxième stade, c'est le rock qui joue le rôle moteur. Mais tous les moyens de communication sont engagés dans le processus. Elvis Presley devient vedette de cinéma, comme vont peut-être le devenir en France Johnny, Sylvie, Françoise, qui tournent leur premier film, la seconde Françoise prenant place dans le char de la première, Sagan.

### **La nouvelle classe adolescente**

L'adolescence surgit en classe d'âge dans le milieu du vingtième siècle, incontestablement sous la stimulation permanente du capitalisme du spectacle et de l'imaginaire, mais il s'agit d'une stimulation plus que d'une création. Dans les pays de l'Est comme dans les pays arriérés économiquement, nous voyons des cristallisations analogues, comme si le phénomène obéissait plus à un esprit du temps qu'à des déterminations nationales ou économiques particulières. Cela dit, c'est dans l'univers capitaliste occidental que le phénomène s'épanouit pleinement, et par l'intermédiaire des " mass media ".

L'adolescence, en tant que telle, apparaît et se cristallise lorsque le rite de l'initiation dépérit ou disparaît, lorsque l'accession à l'état d'homme se fait graduellement. Au lieu d'une rupture, sorte de mort de l'enfance et de renaissance à l'état adulte, se constitue un âge de transition, complexe, ambivalent, sorte d'espace biologique - psychologique - social, qui fournit le terrain favorable à l'éventuelle constitution d'une classe d'âge adolescente.

Les classes d'âge, dont l'organisation structure les sociétés archaïques, disparaissent des sociétés historiques occidentales jusqu'au vingtième siècle. Assez curieusement, de nouvelles classes d'âge tendent à se reformer à la pointe évolutive des sociétés actuelles. L'âge adulte se voit flanqué d'une part par le teen-âge, d'autre part par un " troisième âge " en formation, où l'on s'efforce de soustraire à la casse la cohorte des post-quinquagénaires.

La constitution d'une classe adolescente n'est pas qu'un simple accès à la citoyenneté économique. De toute façon cette accession signifie promotion de la jeunesse. Cette promotion constitue un phénomène complexe qui implique notamment une précocité de plus en plus grande (ici, sans doute, la culture de masse joue un grand rôle en introduisant massivement et rapidement l'enfant dans l'univers déjà passablement infantilisé de l'adulte moderne). À la précocité sociologique et psychologique s'associe une précocité amoureuse et sexuelle (accentuée par l'intensification des " stimuli " érotiques apportés par la culture de masse et l'affaiblissement continu des interdits). Ainsi le teen-age n'est pas la gaminerie constituée en classe d'âge, c'est la gaminerie se muant en adolescence précoce. Et cette adolescence est en mesure de consommer non seulement du rythme pur, mais de l'amour, valeur marchande no 1 et valeur suprême de l'individualisme moderne, comme elle est en mesure de consommer l'acte amoureux.

La formation de la nouvelle classe s'effectue dans un climat de promotion des valeurs juvéniles dans l'ensemble de la société (ultime hommage : Maurice Chevalier lançant le " yéyé " en même temps que son À soixante-quinze berges (chant d'espoir des septuagénaires) ; rester jeune est devenu l'ambition du " croulant ". Effectivement, dans l'esprit et dans le corps, on peut désormais se maintenir jeune. Il s'agit, plus encore que d'une promotion des valeurs juvéniles, d'une accentuation prodigieuse du processus de juvénilisation de l'adulte dans un monde où l'" adolescence permanente " (2) est, sinon encore le mot d'ordre, du moins déjà le souhait secret qui parcourt par frissons l'adulte et le vieillard.

La nouvelle classe d'âge englobe des décagénaires des différentes classes sociales : ceci va dans le sens de la constitution de la gigantesque couche salariale des sociétés modernes, où les multiples hiérarchies et différenciations dans l'autorité, la richesse, le prestige le statut n'empêchent nullement l'homogénéisation des goûts et valeurs de consommation, à commencer dans la culture de masse. C'est

celle-ci qui est le pilote de cette homogénéisation, et, dans ce sens, on peut dire que la constitution de la nouvelle classe d'âge est un aspect du développement de la culture de masse.

Ceci dit, la nouvelle classe d'âge n'est pas totalement homogène. Elle présente, même dans ses héros, un visage complexe, ou plutôt de multiples visages, depuis le blouson noir avec chaîne de vélo (image prédélinquante dans la perception des parents et adultes), jusqu'au beatnik, l'intellectuel barbu et rebelle, héritier de ce que les journaux appelaient il y a dix ans les existentialistes ; depuis Claudine Copain, l'écolière de quatorze ans lançant ses mignardes imprécations contre le prof de maths, jusqu'au très viril Johny. Toutefois on peut dégager des traits communs.

La classe d'âge s'est cristallisée sur :

- Une panoplie commune, qui du reste évolue au fur et à mesure que les " croulants " avides de jeunesse se l'approprient ; ainsi ont été arborés blue-jeans, polos, blousons et vestes de cuir, et actuellement la mode est au tee-shirt imprimé, à la chemise brodée. Des canons d'élégance décagénaires se sont donc constitués et se renouvellent rapidement selon les normes de démocratisation ;
- Aristocratisation propre à la mode adulte (sur quoi se greffe une dialectique supplémentaire provoquée par le pillage adulte et la volonté permanente de se différencier de la classe pillarde) ;
- Un certain type de maquillage féminin (yeux fardés, fond de teint, pas de rouge à lèvres), certains types de coiffure, de l'ophélique cascade pileuse aux nattes mutines ; bref, des canons de beauté et de séduction autonomes ;
- L'accession à des biens de propriété décagénaires : électrophone, guitare de préférence électrique, radio à transistors, collection de quarante-cinq tours, photos ;
- Un langage commun ponctué d'épithètes superlatives comme " terrible ", " sensass ", langage " copain " où le mot copain lui-même est maître-mot, mot de passe (est-il interdit d'y voir la forme devenue twisteuse de cette aspiration qui nous poussait à dire " camarades ", " frères " ?) ;
- Ses cérémonies de communion, depuis la surprise-partie jusqu'au spectacle de music-hall, et peut-être, dans l'avenir, des rassemblements géants sur le modèle de celui de la Nation ;
- Ses héros. Un culte familial d'idoles-copains est né. Il n'est pas particulièrement porté sur le " voyeurisme " ; ainsi la nature exacte des relations entre Sylvie et Johny n'est pas une question obsédante pour les décagénaires. Certes, on ne souhaite pas que l'idole-copain de l'autre sexe se fixe ou se marie, mais on n'a pas l'obsession de sa vie privée. Ce culte est donc beaucoup plus raisonnable, moins mythologisant que celui du " star-system " Mais là où il est beaucoup plus ardent, c'est dans l'acte même de la communion, le tour de chant, où le rapport devient frénétique, extatique. (À suivre.)

## II. LE « YÉ-YÉ »

Dans le film *Lonely Boy*, consacré à Paul Anka, idole canado-américaine du « teen-age », on voit pendant le tour de chant du jeune artiste des admiratrices possédées, hurlantes, pâmées, défaillantes. Cet enthousiasme, qui renoue avec les cérémonies archaïques, qui atteint une acmé extatique, effraie l'adulte. Il craint cette frénésie qu'un rythme de twist éveille, oubliant qu'un battement de tambour, un cri « à mort salaud » déchaînent la sienne propre. Ce qui l'effare, c'est l'exaltation sans contenu.

Effectivement, il y a une frénésie à vide, que déclenche le chant rythmé, le « yé-yé » du twist. Mais regardons de plus près. En fait, à travers le rythme, cette musique scandée, syncopée, ces cris de « yé-yé », il y a une participation à quelque chose d'élémentaire, de biologique. Cela n'est-il pas l'expression, un peu plus forte seulement chez les adolescents, du retour de toute une civilisation vers un rapport plus primitif, plus essentiel avec la vie, afin de compenser l'accroissement continu du secteur abstrait et artificiel ?

D'autre part les séances twisteuses, les rassemblements twistés sont des cérémonies de communion où le twist apparaît comme le médium de l'inter-communication ; le rite qui permet aux jeunes d'exalter et adorer leur propre jeunesse. Une des significations du « yé-yé » est « nous sommes jeunes ».

Par ailleurs, si l'on considère le texte des chansons, on y retrouvera les thèmes essentiels de la culture de masse. Ainsi le « yé-yé » s'accouple avec l'amour : « Avec toi je suis bien, Oh yé-yé », chantent Petula Clark et Dany Logan : « Oh! oui chéries on vous aime malgré tout, Oh! yé-yé Oh! Oh! yé-yé » (Vous les filles). A quoi s'ajoutent des thèmes proprement décagénaires, comme les commentaires taquins de garçons sur les filles, filles sur les garçons et aussi des évocations scolaires (Le twist du bac, L'école est finie).

Le « yé-yé » immerge dans les contenus de la culture de masse pour adultes, certes, mais nous ne devons pas dissoudre son caractère propre. Celui-ci nous introduit dans un jeu pur, dans une structure de vie qui se justifie essentiellement dans le sentiment du jeu et dans le plaisir du spectacle. Cette structure peut être dite nihiliste dans le sens où la valeur suprême est dans le jeu lui-même. Ce jeu est du reste ambivalent.

### ***comme le dada de Tzara***

D'une part, il s'ouvre sur cette forme paisible et consommatrice du nihilisme qui constitue l'individualisme de jouissance personnelle; de ce fait, donc, il nous renvoie encore à la culture de masse des adultes et plus largement à la civilisation bourgeoise actuelle. D'autre part, il peut y avoir dans le « yé-yé » les ferments d'une non-adhésion à ce monde adulte d'où suinte l'ennui bureaucratique, la répétition, le mensonge, la mort; monde profondément démoralisant au regard de toutes les profondes aspirations d'un être jeune; monde où la jeune lucidité (non partagée par tous les jeunes) ne voit de la vie des adultes que l'échec :

« Je sais bien que la vie est brève. Et j'en ai fait le tour » (Françoise Hardy, Comme tant d'autres).

L'exaltation du « yé-yé » peut porter en germe la fureur du blouson noir, le refus solitaire du beatnik, mais aussi elle peut être la préparation purificatrice à l'état de salarié marié, casé, intégré, jouissant. C'est qu'en ce « yé-yé » sont encore indistincts le nihilisme de consommation et le nihilisme de consommation. Dans le « yé-yé », il y a superposition, voire mixage de contenus de la culture de masse et d'une absence de contenus.

« Yé-yé » est quelque chose qui sonne comme le dada de Tzara et quelque chose qui sonne déjà le gaga. Cette contradiction ou, si on préfère, cette hétérogénéité correspond bien à l'adolescence, âge de la préparation à l'état adulte et du refus de l'état adulte, âge ambivalent par excellence qui porte en lui toujours la possible révolte de la jeunesse et son probable conformisme.

Donc il faut lire les multiples sens du « yé-yé », tout en pensant que le sens finalement dominant lui-même ne réduira pas l'ambivalence. En effet, je crois que le sens finalement dominant de l'extase désirée, appelée par le « yé-yé », est le jouir; ce jouir sous toutes ses formes englobe (et se déverse dans) le jouir individualiste bourgeois : jouir d'une place au soleil, jouir de biens et de propriétés - le jouir consommateur enfin. Mais l'approfondissement et l'intensification de la consommation est la consommation.

### ***La « copinisation »***

La nouvelle classe adolescente apparaît comme un microcosme de la société tout entière; elle porte déjà en elle les valeurs de la civilisation en développement : la consommation, la jouissance, et elle apporte à cette civilisation sa valeur propre : la jeunesse.

Toutefois, bien qu'à l'image de la société, la nouvelle classe tend à s'enfermer dans une petite société étanche. Non pas agressivement (et cette absence d'agressivité ne traduit-elle pas la marque déjà profonde de la culture de masse ?) Avec une volonté d'indifférence, qui est peut-être sa grande - illusion, le monde « copain » s'enferme dans un « nous, les jeunes, nous ne sommes pas croulants », comme s'il détenait en la jeunesse une qualité inaltérable et inaliénable, comme si son problème n'était pas précisément le vieillissement.

Mais gardons-nous de la perception superficielle. L'euphorique « nous sommes jeunes » cache un refoulement plus qu'une sottise innocence. Il trahit peut-être même un refoulement particulièrement intense d'une angoisse particulièrement intensifiée, celle du vieillissement. Car les progrès de la juvénalisation sont aussi ceux de l'angoisse de vieillir.

De même, la « copinisation » générale, je veux dire l'élimination des aspects désagréables de l'existence, reflète-t-elle une sottise frivolité ou le désir de gagner du temps sur l'inexorable sérieux, sur les conflits et tragédies réelles de l'homme et de la société ?

Sent-on que le jugement d'ensemble est difficile - difficile parce que le problème, qui semble superficiel, d'un grand meeting twisté, renvoie à la formation d'une classe d'âge, qui ramifie ses racines à l'intérieur de tout le corps social? Pour le saisir, il faut une compréhension systématique de toute la civilisation en développement, ce qui appelle un grand effort de révision des lieux communs d'enquête et de réflexion.

Difficile encore parce que la perception des adultes, parents et éducateurs est au départ faussée, déviée, colorée. L'adulte est toujours surpris de voir surgir une force primitive, fulgurante, ou tout simplement étrangère dans ce qu'il voudrait persister à concevoir comme inoffensive innocence.

L'adulte doit faire l'autocritique, je dirais même l'hypercritique, de son attitude, qui, de toute façon, sera trop fortement chargée d'auto-justification. Il devra aussi bien se méfier de son amertume péjorative, de sa tristesse apitoyée comme éventuellement d'une contre-tendance à la complaisance, qui le ferait s'émerveiller de « cette splendide jeunesse ».

Il y a une difficulté, enfin, qui tient à la nature et du phénomène juvénile actuel et du phénomène global de civilisation. Comme l'âge d'adolescence, la classe d'âge adolescente est complexe, ambivalente. En elle s'affrontent et se combinent des éléments contradictoires, de vecteurs multiples. D'où, dans le phénomène même, une incertitude.

Peut-on, par exemple, dire si la jeunesse est satisfaite ou mécontente? Le schématisme de la question n'est-il pas faussant? Ne peut-on la dire satisfaite sur certains plans et mécontente sur d'autres? Ou, peut-être aussi, incapable de savoir si elle est satisfaite ou mécontente?

Allons plus loin : cette incertitude n'est-elle pas fondée en réalité? Ne traduit-elle pas le sentiment profond de la fraction d'humanité qui pénètre dans la civilisation du bien-être, du confort, de la consommation, de la rationalisation, qui s'en réjouit et s'en émerveille, mais qui en même temps pressent un mal-être dans le bien-être, un inconfort de l'âme dans le confort, une pauvreté affective dans l'affluence, une irrationalité fondamentale sous la rationalisation? Sait-on s'il faut être satisfait ou insatisfait de cette société? Ou plutôt ne sommes-nous pas à la fois très satisfaits et très insatisfaits?

Dans ce monde qui renvoie à la juvénilité, et où la juvénilité renvoie au monde, il faut se garder de la pensée simplifiante et du jugement à bas niveau. Prenons, par exemple, ces délires frénétiques que suscite un tour de chant. C'est ce qui semble incontestablement lamentable à la plupart des adultes. Pour ma part, jusqu'à *Lonely Boy*, j'avais toujours considéré ces transes d'un oeil clinique et amusé, trouvant plaisir à diagnostiquer dans notre société orgueilleuse des formes sauvages de la mystique, des formes élémentaires de la possession.

Avec *Lonely Boy*, comme si une membrane se déchirait, je crus percevoir quelque chose de plus : une vérité. J'ai trouvé émouvante l'extase pour un chant, la transe provoquée par une voix musicale, ce rapport si violemment émotionnel avec le rythme et la musique, même accompagné d'adoration futile, quand cette adoration n'est autre que le remerciement pour l'extase éprouvée.

#### ***message d'extase sans religion***

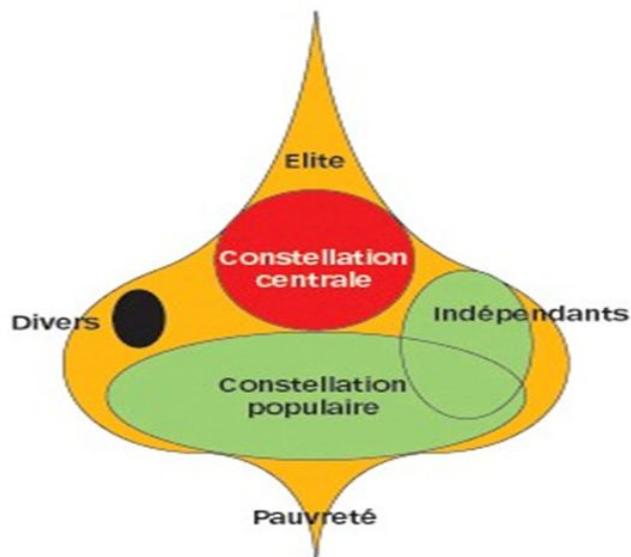
Il y a un message d'extase sans religion, sans idéologie, qui nous est venu par une prodigieuse injonction de sève noire, de négritude déracinée, dans la civilisation américaine, et qui s'est incorporé dans l'humanité du XXe siècle. Le yé-yé en témoigne de façon virulente.

Certes, je suis de ceux qui voudraient que les extases aient un sens, qu'elles s'inscrivent dans un mouvement de réalisation de la fraternité humaine, du progrès de l'espèce. Mais je suis aussi de ceux qui préfèrent aux ferveurs trompées et corrompues des décades 1930 à 1950, une ferveur pour ainsi dire à vide, et inoffensive. Ainsi me semble bon désormais ce qui tourmente ou désole bien des adultes. Inversement, nombre d'adultes se rassureront de ce qui paraîtra à certains comme des signes d'adaptation à non pas la vie, mais la médiocrité de vivre, dans une société médiocre et un temps médiocre. Ici encore, heureux qui peut trancher de façon décisive. La classe d'âge adolescente a certes pour fonction de préserver l'adolescence. Mais elle a aussi pour fonction de préparer l'âge adulte. C'est un canal endigué qui achemine les jeunes, à travers les chahuts nécessaires, vers l'adaptation à la vie sociale. Finalement, ces jeunes, objets de tant d'angoisses et d'inquiétudes - qui eux-mêmes refoulent leurs angoisses et inquiétudes à grandes profondeurs, comme sans doute ils refoulent leurs besoins de ferveur sans emploi - s'en vont vers l'âge adulte, copain-clopant.

[http://www.lemonde.fr/archives/article/1963/07/06/i-une-nouvelle-classe-d-age-2207794\\_1819218.html#asMD4JvUAGI9Be5.99](http://www.lemonde.fr/archives/article/1963/07/06/i-une-nouvelle-classe-d-age-2207794_1819218.html#asMD4JvUAGI9Be5.99)

## ANNEXE 4 : LA STRUCTURE SOCIALE SELON MENDRAS

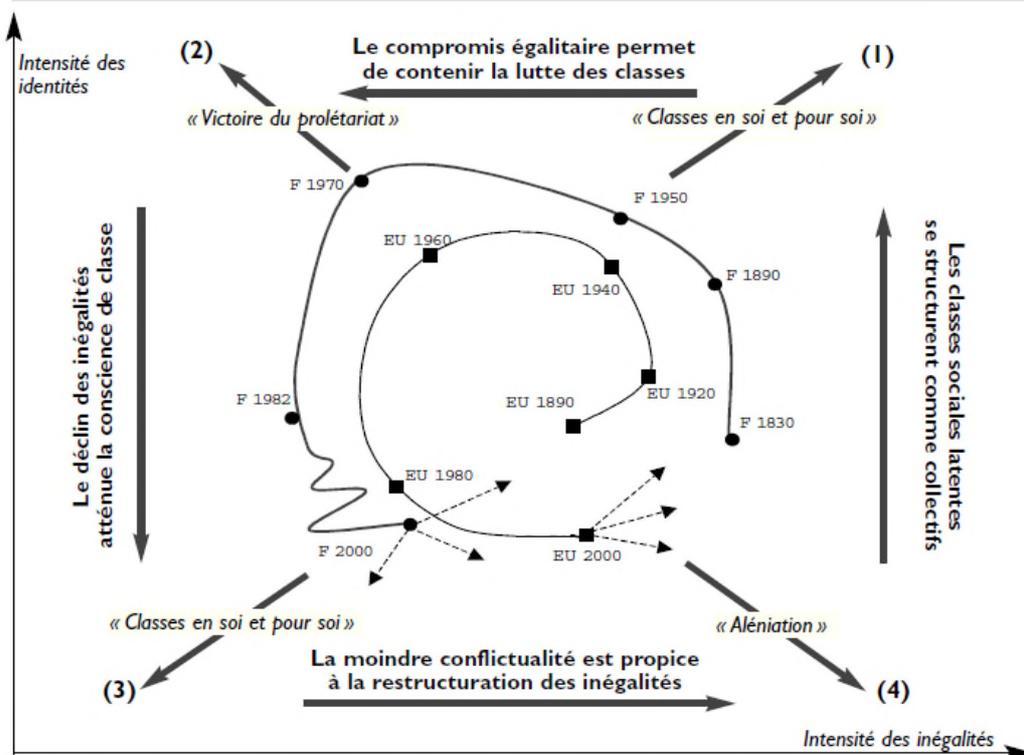
### La toupie d'Henri Mendras



Source : L'Europe des Européens, Henri Mendras, éd. Gallimard, 1997.

## ANNEXE 5 : EVOLUTION DE LA STRUCTURE DE CLASSES SELON LOUIS CHAUVEL

### 7. La spirale des classes sociales



Note : les points figurent la France et les États-Unis à différentes dates. Les positions sont relatives et restituent l'idée de dynamiques générales de différentes périodes.

## **ANNEXE 6 : LA SECONDE REVOLUTION FRANCAISE SELON HENRI MENDRAS**

Au terme de cette Seconde Révolution quel jugement global porter sur la société française et quelles conjectures peut-on raisonnablement formuler sur son avenir ? J'ai analysé les « débris du monde qui tombe » et esquissé les nouvelles moeurs et les nouvelles institutions qui me paraissent s'édifier, mais n'ai-je pas confondu les échafaudages temporaires avec l'architecture elle-même? Au lecteur de juger.

Française, cette Révolution l'est aussi fortement que la première, dont elle est en quelque sorte l'achèvement. Deux siècles auront été nécessaires pour que les principes proclamés en 1789 deviennent les fondements de la société et soient mis en oeuvre dans toutes les institutions et dans toute action. Paradoxalement, ce triomphe des principes s'est accompli par la destruction des deux classes sociales majeures nées de la Première Révolution, la paysannerie et la bourgeoisie et de leurs bases économiques, l'autoconsommation et la logique industrielle d'organisation de la production. Paysan et bourgeois ont péri par leur succès. Des grandes institutions symboliques qu'ils soutenaient, seule la République a enfin conquis l'unanimité des Français, en se dépouillant de ses mythes surannés.

Dernier sursaut du XIXe siècle, les « Trente glorieuses » ont fait de l'économique et de la technique les forces entraînant le changement social. Dorénavant, ce sont les moeurs et la culture qui provoquent le dynamisme de la société nouvelle que nous sommes en train d'édifier. La preuve en est que la « crise » n'a pas entraîné un renversement des tendances sociales, mais au contraire leur accentuation.

Parce que cette Révolution a été morale et culturelle les agencements les plus profonds de la société ont été transformés. L'individualisme proclamé à la Renaissance a enfin pénétré dans les arcanes les plus intimes de la société jusqu'à donner à chacun la liberté de dire non et donc de disposer d'un pouvoir, si minime soit-il. Désormais, toute autorité s'appuie sur un consentement. De même la quête du bonheur, assignée à la société et à l'individu comme objectif majeur par la philosophie politique du XVIIIe siècle, s'est infiltrée dans la morale quotidienne au point que le chrétien ne chante plus qu'il vit dans une vallée de larmes.(...)

Sur le plan politique, l'instabilité, qui naguère encore caractérisait la société française, semble bien révolue. Si les analyses présentées dans ce livre sont fondées, la France ne connaîtra plus de révolution ni même d'émeutes, seulement des manifestations qui font partie du fonctionnement normal de son système politique. Le développement de la constellation centrale diminue les antagonismes massifs entre classes aux intérêts contradictoires, et multiplie les occasions de conflits particularisés, limités à des intérêts de groupes. Désormais, la prépondérance dans l'esprit public d'une vision économique de la société donne d'innombrables occasions de confrontations d'intérêts professionnels et corporatistes dont la variété est inépuisable. Pour régler leurs différends, les Français ont acquis une capacité de négocier, ce qui veut dire de mieux percevoir la position et les intérêts de l'adversaire et de se confronter à lui pour se défendre, sans pour autant mettre en question l'honneur ou la vanité de soi ou de l'autre. Ils savent qu'une bonne négociation est celle d'où chacun sort renforcé. Ils ont appris que le jeu social n'est plus un jeu à somme nulle.(...)

La société française d'aujourd'hui me paraît ressembler à un beau tapis de Qom. Sur une trame extrêmement fine de réseaux sociaux innombrables se nouent des relations sociales qui obéissent à des règles de savoir-vivre variées, selon les constellations et les galaxies, mais sans contrastes majeurs : un fondu de tonalités plutôt qu'un jeu de couleurs violentes. La complexité et l'enchevêtrement des moeurs et des réseaux sociaux oblitèrent toutes les frontières sociales et géographiques sans les faire disparaître.

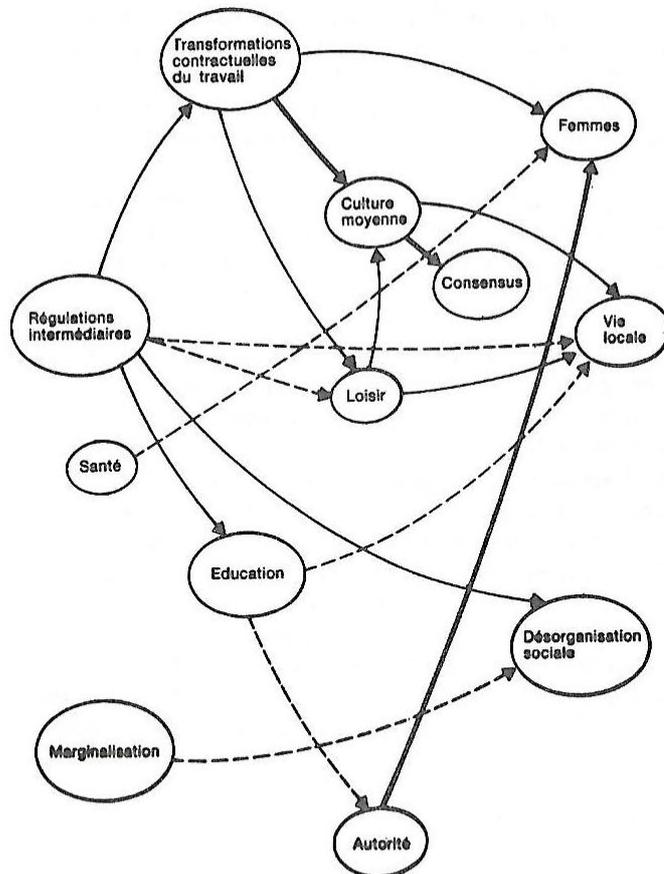
Cette structure nouvelle offre une extrême mobilité aux individus, aux moeurs et aux institutions, sans pour autant entraîner aucune déchirure majeure. Dans cette infinie variété de groupes et d'agencements chacun s'invente soi-même et suit ainsi le précepte de la sagesse antique. L'apprentissage de cette liberté nouvelle a entraîné quelques soubresauts

de la société pour la génération qui a été la première à en faire l'expérience. Il s'institutionnalise et les nouvelles générations s'y trouvent à l'aise. Cet espace de liberté grandissant permet aux individus, la majorité, qui ont reçu une culture suffisante, de se mouvoir aisément dans ce nouveau tissu social, complexe et incertain, en train de se constituer. En revanche, face à cette liberté grandissante où les comportements ne sont plus imposés, les individus qui n'ont pas eu accès à cette culture non directive sont en désarroi; ils se sont exprimés dans le vote pour le Front national aux dernières élections présidentielles.

(Henri Mendras : « La seconde révolution française » - Gallimard- 1988)

## ANNEXE 7: LA STRUCTURE DU CHANGEMENT SOCIAL EN FRANCE DANS LES ANNEES 1960 SELON MENDRAS ET LE GROUPE LOUIS DIRN

Liaisons causales entre macro-tendances



On trouve sur ce graphique les douze macro-tendances. Chaque flèche représente une liaison causale, l'épaisseur ou la nature du trait symbolisant l'importance de cette liaison. On voit par exemple que les « transformations contractuelles du travail » sont causées par le développement des « régulations intermédiaires » au même titre qu'elles causent un développement des « loisirs » et de « l'indépendance des femmes ». Mais le lien avec la diffusion d'une « culture moyenne » est plus important.

## ANNEXE 8 : LE FAMEUX ARTICLE DE VIANSSON-PONTE DE MARS 1968

### "Quand la France s'ennuie..."

Ce qui caractérise actuellement notre vie publique, c'est l'ennui. Les Français s'ennuient. Ils ne participent ni de près ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde, la guerre du Vietnam les émeut, certes, mais elle ne les touche pas vraiment. Invités à réunir "*un milliard pour le Vietnam*", 20 francs par tête, 33 francs par adulte, ils sont, après plus d'un an de collectes, bien loin du compte. D'ailleurs, à l'exception de quelques engagés d'un côté ou de l'autre, tous, du premier d'entre eux au dernier, voient cette guerre avec les mêmes yeux, ou à peu près. Le conflit du Moyen-Orient a provoqué une petite fièvre au début de l'été dernier : la chevauchée héroïque remuait des réactions viscérales, des sentiments et des opinions; en six jours, l'accès était terminé.

Les guérillas d'Amérique latine et l'effervescence cubaine ont été, un temps, à la mode; elles ne sont plus guère qu'un sujet de travaux pratiques pour sociologues de gauche et l'objet de motions pour intellectuels. Cinq cent mille morts peut-être en Indonésie, cinquante mille tués au Biafra, un coup d'Etat en Grèce, les expulsions du Kenya, l'apartheid sud-africain, les tensions en Inde : ce n'est guère que la monnaie quotidienne de l'information. La crise des partis communistes et la révolution culturelle chinoise semblent équilibrer le malaise noir aux Etats-Unis et les difficultés anglaises.

De toute façon, ce sont leurs affaires, pas les nôtres. Rien de tout cela ne nous atteint directement : d'ailleurs la télévision nous répète au moins trois fois chaque soir que la France est en paix pour la première fois depuis bientôt trente ans et qu'elle n'est ni impliquée ni concernée nulle part dans le monde.

La jeunesse s'ennuie. Les étudiants manifestent, bougent, se battent en Espagne, en Italie, en Belgique, en Algérie, au Japon, en Amérique, en Egypte, en Allemagne, en Pologne même. Ils ont l'impression qu'ils ont des conquêtes à entreprendre, une protestation à faire entendre, au moins un sentiment de l'absurde à opposer à l'absurdité, les étudiants français se préoccupent de savoir si les filles de Nanterre et d'Antony pourront accéder librement aux chambres des garçons, conception malgré tout limitée des droits de l'homme.

Quant aux jeunes ouvriers, ils cherchent du travail et n'en trouvent pas. Les empoignades, les homélies et les apostrophes des hommes politiques de tout bord paraissent à tous ces jeunes, au mieux plutôt comiques, au pire tout à fait inutiles, presque toujours incompréhensibles. Heureusement, la télévision est là pour détourner l'attention vers les vrais problèmes : l'état du compte en banque de Killy, l'encombrement des autoroutes, le tiercé, qui continue d'avoir le dimanche soir priorité sur toutes les antennes de France.

Le général de Gaulle s'ennuie. Il s'était bien juré de ne plus inaugurer les chrysanthèmes et il continue d'aller, officiel et bonhomme, du Salon de l'agriculture à la Foire de Lyon. Que faire d'autre ? Il s'efforce parfois, sans grand succès, de dramatiser la vie quotidienne en s'exagérant à haute voix les dangers extérieurs et les périls intérieurs. A voix basse, il soupire de découragement devant "*la vachardise*" de ses compatriotes, qui, pourtant, s'en sont remis à lui une fois pour toutes. Ce qui fait d'ailleurs que la télévision ne manque pas une occasion de rappeler que le gouvernement est stable pour la première fois depuis un siècle.

Seuls quelques centaines de milliers de Français ne s'ennuient pas : chômeurs, jeunes sans emploi, petits paysans écrasés par le progrès, victimes de la nécessaire concentration et de la concurrence de plus en plus rude, vieillards plus ou moins abandonnés de tous. Ceux-là sont si absorbés par leurs soucis qu'ils n'ont pas le temps de s'ennuyer, ni d'ailleurs le cœur à manifester et à s'agiter. Et ils ennuient tout le monde. La télévision, qui est faite pour distraire, ne parle pas assez d'eux. Aussi le calme règne-t-il.

La réplique, bien sûr, est facile : c'est peut-être cela qu'on appelle, pour un peuple, le bonheur. Devrait-on regretter les guerres, les crises, les grèves ? Seuls ceux qui ne rêvent que plaies et bosses, bouleversements et désordres, se plaignent de la paix, de la stabilité, du calme social.

L'argument est fort. Aux pires moments des drames d'Indochine et d'Algérie, à l'époque des gouvernements à secousses qui défilaient comme les images du kaléidoscope, au temps où la classe ouvrière devait arracher la moindre concession par la menace et la force, il n'y avait pas lieu d'être particulièrement fier de la France. Mais n'y a-t-il vraiment pas d'autre choix qu'entre l'apathie et l'incohérence, entre l'immobilité et la tempête ? Et puis, de toute façon, les bons sentiments ne dissipent pas l'ennui, ils contribueraient plutôt à l'accroître.

Cet état de mélancolie devrait normalement servir l'opposition. Les Français ont souvent montré qu'ils aimaient le changement pour le changement, quoi qu'il puisse leur en coûter. Un pouvoir de gauche serait-il plus gai que l'actuel régime ? La tentation sera sans doute de plus en plus grande, au fil des années, d'essayer, simplement pour voir, comme au poker. L'agitation passée, on risque de retrouver la même atmosphère pesante, stérilisante aussi.

On ne construit rien sans enthousiasme. Le vrai but de la politique n'est pas d'administrer le moins mal possible le bien commun, de réaliser quelques progrès ou au moins de ne pas les empêcher, d'exprimer en lois et décrets l'évolution inévitable. Au niveau le plus élevé, il est de conduire un peuple, de lui ouvrir des horizons, de susciter des élans, même s'il doit y avoir un peu de bousculade, des réactions imprudentes.

Dans une petite France presque réduite à l'Hexagone, qui n'est pas vraiment malheureuse ni vraiment prospère, en paix avec tout le monde, sans grande prise sur les événements mondiaux, l'ardeur et l'imagination sont aussi nécessaires que le bien-être et l'expansion. Ce n'est certes pas facile. L'impératif vaut d'ailleurs pour l'opposition autant que pour le pouvoir. S'il n'est pas satisfait, l'anesthésie risque de provoquer la consommation. Et à la limite, cela s'est vu, un pays peut aussi périr d'ennui.

*(Pierre Viansson-Ponté, Le Monde, 15 mars 1968)*

#### **ANNEXE 9 : UNE ANALYSE MAGISTRALE, « CONSIDERATIONS SUR LA NATURE DE L'ANOMIE » DE FRANCOIS CHAZEL DE DECEMBRE 1967 (EXTRAITS)**

Dans sa caractérisation analytique de l'anomie, Parsons insiste sur la mauvaise adaptation de l'acteur à la structure sociale : l'anomie implique en effet une mauvaise intégration de l'individu aux modèles institutionnels et compromet, en même temps que la stabilité de la personnalité, le fonctionnement du système social. De cet ajustement difficile, il existe, au niveau psychologique, quatre signes principaux qui méritent d'être retenus en raison de leur très grande généralité. Ces manifestations caractéristiques sont l'indétermination des buts, le caractère incertain des critères de conduite, l'existence d'attentes conflictuelles et enfin l'absence de référence à des symboles concrets bien établis (16). L'acteur est en quelque sorte privé de fins directrices : il n'a plus de valeurs sur lesquelles fonder ses choix.(...) C'est quand l'acteur n'a pas assimilé les nouvelles formes de vie que son existence lui paraît vide de signification, c'est lorsque les nouvelles institutions ne règlent point encore avec fermeté les relations sociales que l'ordre collectif est fragile, c'est enfin au moment où de nouvelles images concrètes n'exercent pas encore symboliquement leur effet apaisant que l'individu est dissocié de la société où il vit.(...)

C'est précisément un exemple de cette forme d'anomie que nous voudrions évoquer au terme de cette analyse, en espérant qu'il nous permettra d'éclairer quelque peu la nature du phénomène.

Depuis la libération, les structures démographiques, économiques et même sociales de la France se sont nettement transformées. La natalité a repris et la population a recommencé à croître; l'exode rural et la concentration dans les grands centres urbains se sont parallèlement développés; l'économie française enfin a connu un renouveau de développement avec la modernisation de l'agriculture et l'accélération du rythme de production, contemporaine des premières étapes de la construction européenne. Il semble bien qu'on ait assisté à une reformulation des valeurs collectives : en effet ce n'est pas à un repliement sur son avoir, à des attitudes de défense et de protection que le Français d'aujourd'hui est invité, mais à une acceptation profonde du monde actuel (20).

Cet univers moderne c'est essentiellement celui d'une civilisation appelée à croître et à connaître ainsi des changements relativement prompts. (...) Il ne nous paraît donc pas exagéré de penser que cette reformulation des valeurs collectives correspond en fait à une redéfinition de l'ordre social, puisque des changements sont intervenus et dans les principes d'édification et dans les supports institutionnels.

Certes il ne *s'agit* là que d'une mutation partielle : les modes d'action anciens restent dominants dans certains secteurs clés de la vie nationale, telle l'administration classique. Les divers groupes sociaux ont été inégalement touchés et il existe sûrement de grandes différences d'impact suivant les occupations et les secteurs d'activité. Enfin cette mutation paraît, en certains domaines, plus amorcée qu'assurée : le comportement politique a été, au moins pour un temps, davantage guidé par le refus de la Quatrième République que par une vision toujours nette de l'ordre futur. (...) Il nous semble cependant permis de risquer, sous réserve de vérification directe, l'hypothèse que la majorité des Français adhèrent au monde actuel, mais d'une adhésion qui n'est pas toujours celle du cœur. Ils sont peut-être prêts à accepter l'ordre en voie d'établissement

mais l'acclimatation à une situation ambiguë dans sa nouveauté constitue une source de tensions : le nouvel ordre n'offre point encore assez nettement de symboles concrets autour desquels pourraient se cristalliser les sentiments des acteurs sociaux, il n'est pas mobilisateur d'énergies affectives. Aussi les Français ont-ils encore des regards attendris pour des images d'ancienne mode. Alors qu'ils viennent grossir Paris et quelques capitales régionales, ils s'effrayent à l'idée de villes tentaculaires; logeant dans les grands ensembles, ils se voudraient possesseurs d'un pavillon; clients des magasins à rayons multiples, il se prétendent prêts à défendre les petits commerçants. Les images qui les séduisent sont comme un rappel ou un reflet du passé.

Il y a donc aujourd'hui comme un décalage des sentiments collectifs par rapport aux conduites réelles et à la réflexion qui les guide. C'est pourquoi nous dirions volontiers, en altérant quelque peu l'appréciation d'Alain Girard, que les Français d'aujourd'hui pensent et agissent comme des hommes jeunes, tout en continuant à sentir comme des hommes âgés. Certes — et nous l'avons vu — d'autres indices, institutionnels et politiques, concourent à montrer que la redéfinition de l'ordre collectif est encore inachevée, mais la preuve la plus forte nous paraît être apportée par le retard de la mise en place symbolique, si préjudiciable à l'adaptation de l'individu concret. Et ce retard est précisément un facteur d'anomie : car les acteurs et les groupes sont tiraillés entre deux systèmes de croyances, l'un qui les pousse à adhérer au présent et qui guide leur conduite quotidienne, l'autre auquel les attache une tradition bien ancrée de sensibilité collective.

(François Chazel : « considérations sur la nature de l'anomie » - *Revue Française de sociologie* n° ? - Décembre 1967)

#### **ANNEXE 10 : L'ANALYSE DE MAI 1968 PAR LE SOCIOLOGUE MICHEL CROZIER**

Tous les éléments des crises traditionnelles étaient bien réunis. Mais la violence n'a jamais dépassé la ligne rouge que constituait implicitement pour tous les Français la mort physique et le pouvoir n'a pas été renversé. On peut s'émerveiller en fin de compte de ce témoignage extrême de sophistication que la société française s'est ainsi donné à elle-même en s'offrant le spectacle de ses problèmes les plus profonds de façon complètement improvisée, mais suffisamment contrôlée toutefois pour que rien d'irréparable ne soit commis. Mais que pouvait, que peut signifier un événement qui n'est plus que spectacle ? Que pouvions-nous vouloir nous dire à nous-même en organisant à la mode des happenings d'aujourd'hui, cette parodie de notre histoire des deux derniers siècles ?

Puisque le fait n'a pas été scellé dans l'irréparable, puisque révolutionnaires et 'défenseurs de l'ordre n'ont pas vraiment combattu, puisque le roi et son peuple se sont séparés, sans larmes ni sang, et sans savoir s'ils s'étaient vraiment compris, toutes les interprétations à première vue paraissent permises.

Mais la série des miroirs intellectuels qui reflètent à l'infini les songes de ce songe est profondément décevante. Aucun événement n'a secoué plus dur et remué plus profond la conscience collective, et c'est à une plus sévère analyse qu'il nous invite. En fabriquant un tel psychodrame ou en « s'y livrant », les Français ne voulaient pas qu'on prenne à la lettre leurs exhibitions, mais ils demandaient qu'on prenne leurs problèmes au sérieux.

#### ***RÉVOLUTION RETROUVÉE OU RÉVOLUTION INTROUVABLE***

La signification littérale de la crise du mois de mai est naturellement révolutionnaire. Les sentiments et les passions qu'elle suscite, les mécanismes qu'elle déclenche, son déroulement et sa logique sont révolutionnaires. Tous les actes dans lesquels elle se reconnaît ont toujours une signification précise dans la symbolique révolutionnaire. Une barricade est un défi classique presque rituel. Il ne s'agit pas de manifester, mais d'effectuer des actes qui, symboliquement, ont une signification insurrectionnelle. Il ne s'agit pas d'occuper un bâtiment, mais de profaner l'autorité qui s'exerce dans ce bâtiment. Il ne s'agit pas de contraindre professeurs, patrons ou responsables à faire ou à donner quelque chose, mais d'humilier en eux l'autorité dont ils sont investis.

Il est bien vrai, en conséquence, que l'idéologie qui exprime le mieux cette escalade forcenée qui caractérise *l'esprit de Mai*, c'est celle de ses jeunes héros « enragés ». Que cette idéologie soit hétéroclite et contradictoire importe peu, elle fascine les chrétiens, les non-marxistes et les apolitiques

tout autant et éventuellement plus encore que les marxistes, non pas à cause de son contenu, mais parce qu'elle exprime la logique même du « mouvement » dans lequel tous sont entraînés.

### ***LA CRISE COMME EXPRESSION DE LA SOCIÉTÉ BLOQUÉE***

(...) ce qui frappe, dans la crise de mai, c'est qu'elle n'était révolutionnaire ni dans ses objectifs politiques, ni dans ses intentions sociales, alors qu'elle l'était profondément dans ses moyens d'expression, c'est-à-dire au niveau des mécanismes du jeu social, ou tout simplement des rapports humains. Ce n'est pas une rupture sociale ou une rupture politique qu'elle a apportée, mais une rupture culturelle.

L'interprétation qui s'impose, dans cette perspective, est donc une interprétation en termes de moyens ; c'est dans le fonctionnement des institutions de la vie quotidienne, et non pas dans l'organisation du pouvoir politique ou du pouvoir économique, qu'il faut rechercher l'origine et les ressorts de la crise. Les Français ne se sont pas révoltés pour mettre fin à l'exploitation capitaliste ou pour bâtir 'la société sua classes, ils se sont précipités dans la crise pour mettre en cause un système de relations humaines, un style d'action et un mode de gestion dont ils souffraient. La crise de mai apparaît donc d'abord comme une mise en cause du style d'action à la française et une révolte instinctive contre ce que nous avons appelé la société bloquée, D'une certaine façon, les traits les plus caractéristiques de la crise peuvent être considérés comme des caractéristiques de la société bloquée.

La société bloquée était fondée sur la peur du face à face et sur une conception hiérarchique de l'autorité. Eh bien, la crise sera le festival du face à face et la contestation de l'autorité. (...)

Barrières et contraintes ont cédé, ou plutôt on a cherché avec un acharnement systématique à supprimer toute barrière et toute contrainte à la communication. De l'univers du secret, on est passé à l'univers du déballage. Ceux qui avaient l'habitude de se protéger les uns les autres contre toute communication se sont abreuvés de paroles. On a étalé les secrets, violé les tabous du langage et forcé à entendre ceux qui n'avaient jamais le temps d'écouter. Dans le même mouvement, toute autorité se trouvait automatiquement contestée et le face à face naissait naturellement de cette contestation, comme si de la même rupture Procédaient inéluctablement la désacralisation de l'autorité et l'engagement dans le monde de la parole.

(...) La société bloquée, en effet, est fondée sur une opposition constante entre des groupes toujours négatifs et toujours conservateurs et des individus — les membres de ces groupes —, à qui la protection que leur donne leur appartenance permet de manifester en toute irresponsabilité leur créativité personnelle. Révolutionnaire comme individu, conservateur comme membre d'un groupe, le citoyen de la société bloquée gagne sur 'les deux tableaux. Mais les institutions dont il fait partie seraient condamnées à l'immobilisme si des crises ne survenaient pour assurer les indispensables réajustements. s, dans de brefs moments où l'effervescence créatrice des livides peut briser les barrières de groupe, un nouvel équilibre s'établit dans une mêlée en général aveugle. Les résultats sont sans commune mesure avec les vœux des participants, et l'énergie dépensée, les traits fondamentaux du système demeurent, mais un certain nombre de problèmes ont été résolus.

*(M. Crozier : « La société bloquée » - Seuil – 1970 –p 170-171-172-173)*

## **ANNEXE 11 : L'AVENIR DE LA SECONDE REVOLUTION FRANCAISE SELON HENRI MENDRAS EN 1988**

Au terme de cette Seconde Révolution quel jugement global porter sur la société française et quelles conjectures peut-on raisonnablement formuler sur son avenir ? J'ai analysé les « débris du monde qui tombe » et esquissé les nouvelles moeurs et les nouvelles institutions qui me paraissent s'édifier, mais n'ai-je pas confondu les échafaudages temporaires avec l'architecture elle-même? Au lecteur de juger. Française, cette Révolution l'est aussi fortement que la première, dont elle est en quelque sorte l'achèvement. Deux siècles auront été nécessaires pour que les principes proclamés en

1789 deviennent les fondements de la société et soient mis en oeuvre dans toutes les institutions et dans toute action. Paradoxalement, ce triomphe des principes s'est accompli par la destruction des deux classes sociales majeures nées de la Première Révolution, la paysannerie et la bourgeoisie et de leurs bases économiques, l'autoconsommation et la logique industrielle d'organisation de la production. Paysan et bourgeois ont péri par leur succès. Des grandes institutions symboliques qu'ils soutenaient, seule la République a enfin conquis l'unanimité des Français, en se dépouillant de ses mythes surannés.

Dernier sursaut du XIXe siècle, les « Trente glorieuses » ont fait de l'économique et de la technique les forces entraînant le changement social. Dorénavant, ce sont les moeurs et la culture qui provoquent le dynamisme de la société nouvelle que nous sommes en train d'édifier. La preuve en est que la « crise » n'a pas entraîné un renversement des tendances sociales, mais au contraire leur accentuation.

Parce que cette Révolution a été morale et culturelle les agencements les plus profonds de la société ont été transformés. L'individualisme proclamé à la Renaissance a enfin pénétré dans les arcanes les plus intimes de la société jusqu'à donner à chacun la liberté de dire non et donc de disposer d'un pouvoir, si minime soit-il. Désormais, toute autorité s'appuie sur un consentement. De même la quête du bonheur, assignée à la société et à l'individu comme objectif majeur par la philosophie politique du XVIIIe siècle, s'est infiltrée dans la morale quotidienne au point que le chrétien ne chante plus qu'il vit dans une vallée de larmes.(...)

Sur le plan politique, l'instabilité, qui naguère encore caractérisait la société française, semble bien révolue. Si les analyses présentées dans ce livre sont fondées, la France ne connaîtra plus de révolution ni même d'émeutes, seulement des manifestations qui font partie du fonctionnement normal de son système politique. Le développement de la constellation centrale diminue les antagonismes massifs entre classes aux intérêts contradictoires, et multiplie les occasions de conflits particularisés, limités à des intérêts de groupes. Désormais, la prépondérance dans l'esprit public d'une vision économique de la société donne d'innombrables occasions de confrontations d'intérêts professionnels et corporatistes dont la variété est inépuisable. Pour régler leurs différends, les Français ont acquis une capacité de négocier, ce qui veut dire de mieux percevoir la position et les intérêts de l'adversaire et de se confronter à lui pour se défendre, sans pour autant mettre en question l'honneur ou la vanité de soi ou de l'autre. Ils savent qu'une bonne négociation est celle d'où chacun sort renforcé. Ils ont appris que le jeu social n'est plus un jeu à somme nulle.(...)

La société française d'aujourd'hui me paraît ressembler à un beau tapis de Qom. Sur une trame extrêmement fine de réseaux sociaux innombrables se nouent des relations sociales qui obéissent à des règles de savoir-vivre variées, selon les constellations et les galaxies, mais sans contrastes majeurs : un fondu de tonalités plutôt qu'un jeu de couleurs violentes. La complexité et l'enchevêtrement des moeurs et des réseaux sociaux oblitérent toutes les frontières sociales et géographiques sans les faire disparaître.

Cette structure nouvelle offre une extrême mobilité aux individus, aux moeurs et aux institutions, sans pour autant entraîner aucune déchirure majeure. Dans cette infinie variété de groupes et d'agencements chacun s'invente soi-même et suit ainsi le précepte de la sagesse antique. L'apprentissage de cette liberté nouvelle a entraîné quelques soubresauts de la société pour la génération qui a été la première à en faire l'expérience. Il s'institutionnalise et les nouvelles générations s'y trouvent à l'aise. Cet espace de liberté grandissant permet aux individus, la majorité, qui ont reçu une culture suffisante, de se mouvoir aisément dans ce nouveau tissu social, complexe et incertain, en train de se constituer. En revanche, face à cette liberté grandissante où les comportements ne sont plus imposés, les individus qui n'ont pas eu accès à cette culture non directive sont en désarroi; ils se sont exprimés dans le vote pour le Front national aux dernières élections présidentielles.

(Henri Mendras : « La seconde révolution française » - Gallimard- 1988)

## PARTIE III : LES ANNEES 2020 : DE METOO A LA COVID

### I) LE CHOC DE LA COVID

#### A) PRESENTATION GENERALE

##### Document 1 : présentation des S.E.S. en classe de seconde

« L'originalité de cet enseignement est sans doute de conduire à la connaissance de nos sociétés actuelles et de leurs mécanismes (...) ». (*Préambule du premier programme de S.E.S.- 1966*)

Sciences Economiques et Sociales ou SES, un sigle que vous n'avez pas rencontré au collège. Pourquoi vous imposer une nouvelle discipline au lycée ? Et de quoi parle-t-elle ?

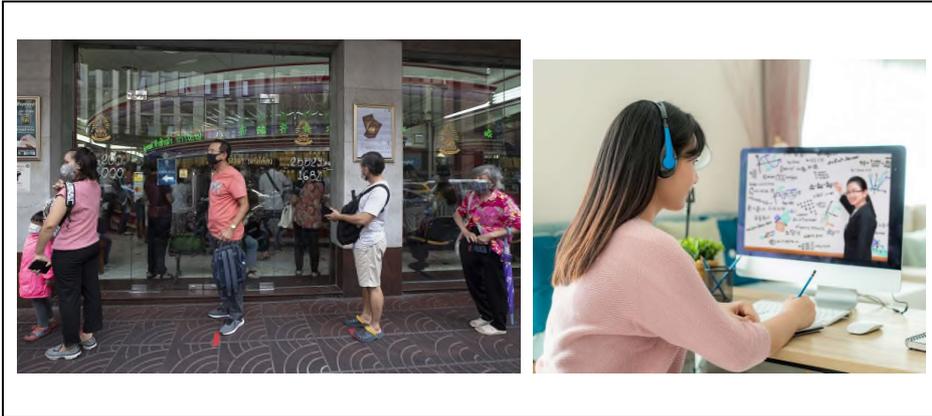
Nous vivons tous une période pour le moins étrange marquée par la diffusion du coronavirus. Comprendre ce qu'est ce coronavirus relève des « sciences biologiques » (et dans le cadre du lycée, des « Sciences de la Vie et de la Terre ») mais il y a d'autres problèmes à prendre en compte.

a) La production a fortement baissé (on dit que la PIB s'est effondré) et le chômage se développe. Comment faire en sorte que les entreprises ne fassent pas faillite ? Que faire contre le chômage ?

b) Durant les premiers temps de l'épidémie, les consommateurs se sont précipités sur divers produits (les pâtes, le riz et le papier toilette) et nous avons manqué au départ de gel hydroalcoolique et de masques. Comment produire ceux-ci ? Comment assurer que tout le monde pourra bénéficier de tous les biens ?



c) Notre relation avec l'Ecole et avec les cours a changé mais également notre comportement dans les magasins.



d) Nos « interactions » les plus quotidiennes (c'est-à-dire nos échanges avec autrui) changent également avec le port du masque, le respect des distanciations qu'on appelle « sociales » (ce qui est une appellation erronée, il s'agit de distanciations physiques).



Ainsi, nous faisons tous l'expérience du fait que lorsque nous nous promenons dans la rue, le fait de ne pas voir le visage d'autrui, mais seulement ses yeux, manque à notre information. Nous avons appris à décrypter les réactions des autres à travers les signaux faciaux qu'ils envoient (sourire, etc.,...).

« Lorsqu'il y a échange de regards, il se produit une chose remarquable (...) : en absorbant une autre personne par le regard, on se révèle soi-même ; par la même action, le sujet tout en cherchant à reconnaître l'objet, se livre à lui »

(Georg Simmel, sociologue : «La sociologie des sens » dans *Sociologie et épistémologie* » - PUF 1981)

On comprend que beaucoup de spécialistes sont opposés au port du masque par les tout jeunes enfants (notamment de maternelle), non seulement pour des raisons pratiques mais surtout parce qu'il est essentiel pour leur développement de savoir décrypter les interactions faciales avec les autres.

e) Nous avons donc du, ou devons, nous plier à certaines obligations : ne pas sortir à plus d'un kilomètre de chez soi, porter des masques dans les lieux fermés ou les porter dans la rue. Nous nous plions en général à ces injonctions même si cela va à l'encontre de ce qui nous paraissait jusqu'à présent inattaquable, notre liberté de se déplacer et notre liberté de montrer notre visage. Mais

comment décide-t-on de ces obligations ? Et qui peut nous l'ordonner ? L'Etat et son représentant le préfet ? Le maire ?

Comment ces obligations sont elles ressenties ? On voit dans divers pays, des manifestations de personnes refusant de porter ce masque au nom de leur liberté individuelle et déniaient à l'Etat le droit de le leur imposer. Se pose donc la question de savoir qui peut imposer quoi à autrui.

### LE PORT OBLIGATOIRE DU MASQUE

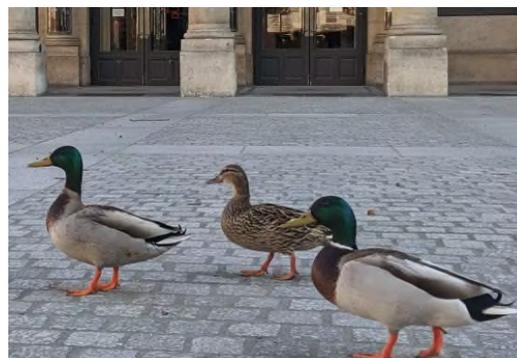


f) La période de confinement a été également l'occasion de voir des animaux occuper un espace qui leur était auparavant interdit et nous nous sommes interrogés sur notre « rapport à la Nature ».

**Chevreaux à Caen**



**Canards à Paris**



Notre rapport à la Nature n'est pas universel et nous savons depuis longtemps que d'autres sociétés établissent d'autres rapports vis-à-vis des plantes ou des animaux. Par exemple, l'ethnologue Philippe Descola rapporte sa surprise quand il voit les femmes Achuars (les achuars sont une tribu appartenant

à la population des jivaros d'Amérique du sud) parler aux plantes qu'elles cultivent comme s'il s'agissait d'enfants et les chasseurs parler au gibier qu'ils chassent en leur chantant des petits airs (qu'on appelle « anent »). De même, ces chasseurs ne songeront jamais à chasser plus de gibier que nécessaire sous peine d'être frappés par d'immenses malheurs .



« Voir les Achuar traiter les plantes et les animaux comme des personnes m'a bouleversé : ce que j'ai d'abord considéré comme une croyance était en réalité une manière d'être au monde, qui se combinait avec des savoir-faire techniques, agronomique, botanique, éthologique très élaborés » (Philippe Descola : Entretien avec [Olivier Pascal-Moussellard](#) – Téléràma - 18/01/2015)

*Accroupie devant le pied de manioc, elle lui chanta d'une voix douce une petite supplique.*

*Étant une femme Munkui,  
je vais appeler le comestible à l'existence...  
...  
Étant de la même espèce, après mon passage,  
elles continueront à naître.  
Je les ai entendus se réjouir, faisant  
cléquer la chaux rocheux...*



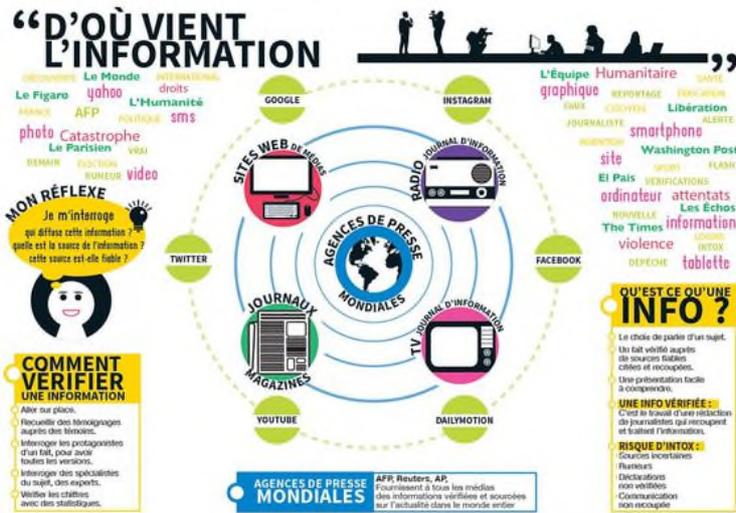
*Nous commençons depuis peu à mesurer l'importance accordée par les Achuar à ces brèves  
invocations chantées qu'ils appellent-anent.*

(Source : « Anent » d'Alessandro Pignocchi - Alessandro Pignocchi est ethnologue et auteur de bandes dessinées)

La diversité des manières de vivre des hommes à travers le monde est une source inappréciable de réflexion.

g) Enfin, les informations sur le coronavirus se diffusent, particulièrement par Internet ; certaines sont exactes mais beaucoup sont fausses. On parle de « fake news », de « théories du complot »,...il s'agit généralement de formes particulières de « rumeurs », c'est à dire d'informations plus ou moins fantastiques dont on ne connaît pas la source et qu'on ne peut pas vérifier aisément. Ragots, rumeurs, « on dit »,... cela a toujours existé mais prend une place inédite aujourd'hui car, grâce à Internet, la diffusion se fait au niveau planétaire. Dans les années 60, le penseur Marshall Mac Luhan disait que bientôt nous vivrons dans un « village planétaire ». Pour ce qui est des rumeurs, nous y sommes !

## DU RAGOT A LA RUMEUR MONDIALISEE



### Document 2 : déstabilisations

En décembre 2019, une enquête YouGov France indiquait que 58% des Français interrogés disaient redouter un effondrement de notre civilisation dans l'avenir. En février 2020, d'après une enquête Ifop, 65 % des sondés étaient d'accord avec l'idée que la civilisation telle que nous la connaissons va s'effondrer dans les années à venir. Il est bien évident que la crise de la Covid-19 a conforté un tel pessimisme. Selon une enquête YouGov France menée en mai 2020, 81 % des Français interrogés se disaient inquiets sur l'impact négatif l'épidémie de coronavirus sur la société sur le long terme (et 35 % se disaient même très inquiets). (...)

La crise de la Covid-19 devrait tout autant renforcer la sensibilité des Français pour les questions environnementales et climatiques que l'on observe aussi ces dernières années, *a fortiori* si l'on devait subir cet été un ou des épisodes caniculaires pour la troisième année consécutive. En témoignent les propositions de la Convention citoyenne pour le climat ou la connexion établie par de nombreux Français entre urgence sanitaire et urgence climatique.

L'une des grandes caractéristiques de ces dernières années en France est la montée d'un sentiment de défiance vis-à-vis de la plupart des formes d'autorité et de savoir et, plus largement, des élites, qu'elles soient politiques, administratives, médiatiques, économiques ou intellectuelles. La multiplication des théories conspirationnistes durant la crise, la controverse autour de la chloroquine et du Prof. Raoult ou les polémiques relatives à la gestion de la crise par le gouvernement ou à l'exode des Parisiens indiquent que cette défiance s'est sans doute aggravée ces dernières semaines dans certains segments de l'opinion. D'ailleurs, différentes enquêtes indiquent (Enquête Opinion Way en avril et Odoxa en mai) que la façon dont le pouvoir a géré la crise est davantage critiquée en France qu'ailleurs.

La fragmentation de la société française a également été particulièrement visible durant la crise entre les personnes fragiles face au virus (personnes âgées et/ou souffrant de comorbidités multiples) et les autres, entre les personnes exposées au virus (personnels soignants, personnes dans l'obligation de travailler durant le confinement) et les autres, entre les personnes confinées dans des conditions difficiles – physiques (logement exigu) et psychologiques (personnes seules, chute du revenu des indépendants, personnes en chômage partiel) – et les autres. La crise économique devrait aggraver ces disparités, ainsi que la perception de ces inégalités. (...)

Les enquêtes indiquent depuis plusieurs années que les Français se montrent plutôt inquiets face à la mondialisation et plus généralement face à l'évolution de l'économie et des technologies en général. Ceci a été bien évidemment aggravé par la crise sanitaire. D'après le sociologue Alain Mergier (Source : *La Croix*) qui a mené des entretiens qualitatifs durant la crise, les Français expriment un sentiment de dépossession et de vulnérabilité face à la marche du monde : l'impression d'être « ballottés », « sans prise sur le monde », dans un contexte où « la mondialisation est décrite comme une machine folle, qui tourne sur elle-même » et où « on se sent à la merci de tout, on n'est rien ». (...)

La crise a à la fois révélé et renforcé le fait qu'une partie des Français a développé un nouveau rapport à l'organisation économique. Cela concerne le travail, avec en particulier le télétravail et le rapport au travail en général, la consommation, avec de nouvelles formes de pratiques d'achats (e-commerce, drive, services en ligne), voire pour certains, on l'a vu, la tentation d'une forme de déconsommation, mais aussi la mobilité et le choix de son lieu de vie (avec semble-t-il des interrogations autour d'un éventuel exode urbain). Cela s'inscrit dans une prise de conscience chez nombre de Français, comme la presse a pu s'en faire l'écho, d'un besoin de « ralentir » et de faire la part entre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire. (...) Ces tendances conduisent une partie notable des Français à plébisciter un monde d'après plus sûr, plus solidaire et plus « humain » dans lequel l'Etat pourrait jouer un rôle plus significatif. Cela donne une prime aux rapports de proximité, et donc aux circuits courts en général, et aux domaines et activités « où l'on a prise sur les choses » (Alain Mergier) qui sont autant de facteur de réassurance après cette période de crise aiguë : en clair, les personnes que l'on connaît et les choses sur lesquelles on a une prise.

*(Eddy Fougier : Les dix tendances sociétales du monde d'après qui vont avoir un impact sur l'économie  
<https://www.melchior.fr/synthese/eddy-fougier-les-dix-tendances-societales-du-monde-d-apres-qui-vont-avoir-un-impact-sur-l>)*

## **B) IMPACTS ECONOMIQUES**

### **Document 3 : l'espérance de vie et la santé comme objectifs et indicateurs**

Si le 7 avril 2020 marque notre histoire, c'est que la moitié des gouvernements de la planète faisaient ce jour-là le choix de préférer la santé de leurs populations à la croissance de leurs économies faute d'avoir pris soin de la vitalité de leurs écosystèmes. Le début du XXI<sup>e</sup> siècle tient dans ce triptyque : la vie, la santé, l'économie, dans cet ordre de priorité.(...) Au demeurant, c'est un sacrifice beaucoup plus lourd que « l'économie » ou « la croissance » qui a été consenti avec le confinement puis avec la société masquée : c'est la coopération qui a été entravée et avec elle le tissage des liens sociaux, la première source du bonheur humain. La réponse à la pandémie de Covid-19, qui nous oblige à être solidaires en étant solitaires, a infligé aux communautés à travers le monde la plus douloureuse des punitions : la désocialisation. Le contact ? Proscrit. La confiance ? Périlleuse. L'espace public ? Inquiétant, fantomatique, vide. La leçon est implacable : notre humanité ne survivra pas à la dégradation de notre habitat. Dit autrement, détruire la Nature est un suicide social et accessoirement une folie économique dont nous n'avons pas les moyens. (...) C'est ici qu'interviennent l'espérance de vie et la pleine santé, dont ce livre soutient qu'elles doivent devenir nos boussoles communes, à même de nous orienter les yeux grands ouverts dans un monde où bien-être humain et vitalité des écosystèmes sont irrémédiablement entrelacés et projetés ensemble à toute allure dans une spirale de plus en plus vicieuse qu'il nous faut à tout prix inverser.(...) L'espérance de vie peut de plus rendre compte de la qualité de la vie, à travers le calcul de l'espérance de vie en bonne santé (qui détermine l'âge auquel les problèmes de santé commencent à peser lourdement sur l'existence de tous les jours et qui peut elle aussi être calculée à presque tous les âges de la vie). Car une longue vie n'est pas toujours une bonne vie. La France est ainsi le pays de l'Union européenne où l'espérance de vie à la naissance est la plus élevée pour les femmes, mais glisse au treizième rang quand on considère

leur espérance de vie en bonne santé. Cet écart met en évidence des défis importants pour les politiques publiques, en l'occurrence les failles potentielles du système de santé français s'agissant des femmes âgées (fait notable plus général, qui lui aussi interroge : l'espérance de vie en bonne santé stagne en France depuis une décennie alors que l'espérance de vie a continué sa progression). (...) Si elle rend compte du destin individuel, l'espérance de vie est donc bien l'expression empirique du destin des générations, de leur devenir historique, culturel et géographique que traduit l'approche « populationnelle » de la santé humaine. C'est plus classiquement la notion de santé publique, formalisée il y a un siècle, qui est ici éclairante, la santé devenant visiblement solidaire dans le cas d'une épidémie (étymologiquement, qui se transmet « par le peuple ») ou d'une pandémie, qui touche « tout le peuple » et donc l'unifie, rendant interdépendant chacun de ses membres dont la vie même dépend dans les faits de celle des autres, par exemple de leurs comportements plus ou moins civiques dans l'espace public. Quand nous entrons aujourd'hui dans un bus, un tram, un métro où tout le monde est masqué, nous pouvons avoir le sentiment d'entrer dans un bloc opératoire dont nous serions les patients. C'est que l'épidémie fait de nous des soignants les uns pour les autres (...) L'espérance de vie est également un indicateur politique et démocratique, qui mesure l'état du système de santé et de soin et joue un rôle capital dans l'équilibre et l'équité du système de protection sociale, notamment le système de retraites. Mais c'est aussi, plus profondément encore, un indicateur de civilisation, qui témoigne du traitement des personnes âgées, par exemple en France, où de nombreux signes pointent vers une dégradation au cours des dernières années (s'il fallait résumer le défi sanitaire de la dépendance en une statistique, ce serait le bond de 25 % de la morbidité et la mortalité causées par la maladie d'Alzheimer sur la dernière décennie en France, de loin la plus forte progression de toutes les pathologies). L'espérance de vie est le reflet de l'appréciation de la vie, de la permission accordée par tous à chacune et chacun de vivre. L'espérance de vie est une expression de la considération pour la vie. (...) À l'inverse, dans le recul de l'espérance de vie aux États-Unis entre 2014 et 2017, régression inédite depuis la Seconde Guerre mondiale, on mesure l'ampleur systémique de la dislocation des classes moyennes et populaires, ravagées par le désespoir social et la crise des opioïdes, qui met à nu les failles et les fractures du pays. La crise de l'espérance de vie aux États-Unis dit beaucoup mieux que tout autre indicateur, notamment économique, l'appauvrissement humain du pays et sa crise démocratique existentielle. (...) Mais les crises écologiques minent aussi l'espérance de vie de manière insidieuse : au plan mondial, la pollution de l'air par les particules fines réduit ainsi l'espérance de vie de près de 2 ans en moyenne, une amputation dix fois plus lourde que les gripes contemporaines les plus féroces en Europe (si les normes de l'OMS en matière de pollution de l'air étaient respectées en France, l'espérance de vie à 30 ans pourrait augmenter de 3 mois et demi à 7 mois et demi selon la ville étudiée). (...) Compte tenu de toutes ces qualités de forme comme de substance, on comprend difficilement pourquoi ce n'est pas l'espérance de vie qui guide les politiques publiques au XXI<sup>e</sup> siècle en lieu et place du défaillant produit intérieur brut et de son aveuglante croissance. Les deux impensés majeurs du PIB et de la croissance que sont les inégalités sociales et les crises écologiques, l'espérance de vie permet de les percevoir au moins en partie. Non seulement l'espérance de vie est sensible aux injustices, mais elle les révèle. Elle peut en effet rendre compte d'une multitude d'inégalités (éducation, revenu, genre, catégorie socio-professionnelle, territoire, etc.) là où le PIB les masque toutes. *Idem* pour les crises écologiques, que la croissance nourrit mais néglige de comptabiliser, tandis que l'espérance de vie y réagit instantanément via leurs conséquences sanitaires.

(Eloi Laurent : « Et si la santé guidait le monde ? » - *Le liens qui libèrent* – 2020)

## C) L'IMPACT SUR A VIE SOCIALE

### 1) Emotions et sensibilités

#### **Document 4 : Le tournant émotionnel de la vie intellectuelle**

La crise sanitaire a autant affecté notre santé que notre intimité. La présence de la maladie a aussi bien exacerbé nos failles et nos fragilités que révélé certaines ressources cachées, et forces insoupçonnées. Le confinement a fragilisé les corps, mais aussi touché les coeurs, suspendu les libertés et bouleversé nos sensibilités. La sidération, la peur, la claustration, l'incertitude, la vulnérabilité, l'attente, la solitude mais aussi la solidarité et la sollicitude ont scandé ces moments de rupture, d'élan et d'abattements. La crise a perturbé le délicat équilibre entre le contact et la distance. La pandémie a chambardé l'économie, mais elle s'est également immiscée dans les plis de nos vies.

*(Nicolas Truong : « Le tournant émotionnel de la vie intellectuelle » - Le Monde - Mardi 22 décembre 2020)*

#### **Document 5 : Covid et sensibilités**

##### **Dans quelle mesure la crise sanitaire a-t-elle altéré nos sensibilités ?**

Les premières semaines, je fus surtout frappé par le bouleversement de nos interactions sociales les plus ordinaires, ces microritualités qui font la théâtralité du monde social. Soudain, l'impératif de distanciation a fait peser un puissant interdit sur la proximité des corps, sur les embrassades, les poignées de main, les accolades, tout ce qui donne de la chaleur à notre vie. A l'époque, je ne pouvais m'empêcher d'observer l'embarras, la gêne, le malaise qui accompagnaient des situations pourtant si communes. Car chacun peinait à trouver la juste distance aux autres, craignant soit d'être approché de trop près (d'où des tactiques d'esquive, des conduites d'évitement), soit d'oublier les gestes barrières (cette nouvelle « fausse note », dirait Erving Goffman, dans les règles de civilité).

Tout aussi surprenant : notre inventivité sociale, la vitesse à laquelle on a vu surgir et s'imposer de nouvelles partitions, d'autres gestes de salutation : toucher du coude, contact à poings fermés, bises virtuellement projetées... Or, rien n'est plus parlant à un chercheur en sciences sociales que ce moment où l'on redécouvre l'arbitraire logé au cœur de l'évidence, l'étrange sous le familier. Car on a vu se défaire, sous nos yeux ahuris, tout un ordre social sous-jacent que nous ne voyions plus à force de le vivre.

##### **Pourquoi la première vague de cette crise sanitaire a-t-elle mis en relief l'entrée dans la « civilisation tactile » ?**

A l'époque du premier confinement, où nous n'étions pas encore masqués, nos peurs étaient en effet focalisées sur le contact tactile inopiné. Tant avec le corps d'autrui et ses projections qu'avec les matières et surfaces où pouvaient subsister ces fameuses gouttes porteuses d'un virus dont on découvrait alors le caractère ultracontagieux et létal. D'un seul coup, le Covid-19 installa un ennemi invisible et mortel au cœur de notre univers perceptif quotidien. Aussitôt, nos gestes les plus machinaux et anodins sont devenus source d'inquiétude : récupérer de la monnaie, taper nos codes de carte bleue, appuyer sur le bouton de l'ascenseur, partager nos smartphones ou des écrans tactiles avec d'autres...

En bâtissant cette civilisation du tout-digital – certes porteuse d'un incroyable confort matériel –, nous n'avons pas imaginé un instant nous trouver un jour à la merci du toucher et d'une telle menace vitale. Par là, nous avons aussi redécouvert sa prévalence trop oubliée dans nos existences. La peau étant la matrice des autres sens, le toucher est un peu « le sens des sens », comme le dit l'anthropologue David Le Breton, soit le plus important dans la conscience que nous prenons de nous-mêmes.

##### **Qu'est-ce que le fait de vivre masqué fait à nos sensibilités ?**

Vivre masqué transforme à la fois notre vie sensorielle et notre vécu émotif. Avec le port du masque (et la découverte de la transmission du virus sous forme d'aérosols), c'est également notre odorat qui s'est trouvé désorienté. Bien qu'il nous protège de certaines odeurs désagréables (sauf de la redécouverte surprenante de notre propre haleine), le masque nous fait perdre aussi l'infinie variété des messages olfactifs, dont bien des sources de plaisir associées à la richesse des senteurs et parfums.

La vie masquée introduit aussi un autre régime du visible et de l'invisible. Toute rencontre, rappelait Jean Starobinski, est rencontre d'un visage. Toute relation débute par un échange de regards, de

paroles, de sourires ou non... Par là se fait l'exploration des intentions de l'autre et se noue un rapport d'emblée marqué du sceau de la confiance, de l'antipathie ou de l'indifférence. Or ici, le masque agit comme un mur, qui ne laisse voir le visage d'autrui qu'à demi-nu et nous prive du mouvement de ses lèvres, de ses rictus, de ses moues... Bref, de tout ce langage émotionnel qui nous renseigne sur son état affectif et ses dispositions à notre égard.

(Nicolas Truong et Hervé Mazurel : « Nos gestes les plus machinaux et anodins sont devenus source d'inquiétude » - *Le Monde* - mardi 22 décembre 2020)

## 2) Ritualités

### Document 6 : les rites de passage

Depuis Tylor et Frazer, inventeurs de la ritologie comparée, les ethnologues sont occupés à l'inventaire de leurs formes et de leurs mécanismes logiques : ainsi, on oppose les rites « sympathiques » (par analogie) aux rites « contagionnistes » (par contact); les rites « directs » (magiques) aux « indirects » (faisant appel à des divinités); les rites « positifs » (prescriptifs) aux « négatifs » (interdits). Mais peu d'ethnologues ont accordé quelque attention au fait que les actes religieux et magiques, modernes comme anciens, sont exécutés selon un certain ordre. Or, leur enchaînement importe autant que leur contenu, et c'est de ce point de vue que van Gennep distingue une certaine classe de rites « *qui accompagnent chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge* » : ce sont les rites de passage.

Partout, explique-t-il, dans le monde ancien, primitif ou « semi-civilisé », les portes de villes, les bornes et limites de territoires avaient un caractère sacré : les franchir impliquait toutes sortes de précautions. Le roi de Sparte partant en guerre s'arrêtait à la frontière de la Cité pour y effectuer des sacrifices. Ensuite seulement, il entrait dans le *no man's land* où avaient lieu les combats. Les généraux romains, quant à eux, de retour de campagne, s'arrêtaient aux frontières pour y procéder à des rites de réintégration. C'est sur ce motif spatial - celui du franchissement d'un seuil - que van Gennep construit l'image qui va lui permettre de comparer un très grand nombre de rites, habituellement considérés comme sans rapports les uns avec les autres : rites de fécondité, fêtes calendaires, cérémonies de mariage, baptêmes, circoncisions, rites de purification, cérémonies d'accès à une fonction, à une société guerrière ou religieuse, à un culte totémique ou ancestral, initiations chamaniques, etc.

Cette image consiste dans un schéma ternaire. Tout rite de passage, explique van Gennep, comporte trois temps : préliminaire, liminaire (c'est-à-dire « sur le seuil ») et postliminaire. D'un autre point de vue - celui de l'acteur -, on dira : séparation (de l'état ou du lieu antérieur), marge (entre deux), et agrégation (à un nouvel état). Tout le reste de son livre est une application de ce schéma à un très grand nombre d'exemples de rites pris sur les cinq continents et à l'histoire ancienne, ramené à la métaphore du franchissement d'un seuil.

Pour van Gennep, « *chaque société générale peut être considérée comme une sorte de maison divisée en chambres et couloirs* » : sortir d'un groupe ou entrer en contact avec un autre sont des actes ritualisés, ne serait-ce que par un geste de politesse. Un exemple retient son attention : c'est celui d'un étranger (un Blanc) accueilli chez les Massaï du Kenya. A la frontière, un messenger du chef vient sacrifier une chèvre et scelle l'amitié avec le voyageur en lui enfilant au doigt la moitié d'un morceau du cuir de la bête. Il y a là, typiquement, un rite d'agrégation au groupe.

Mais cette séquence ramassée est, dans d'autres exemples, plus progressive : l'étranger n'est admis à résider que dans des espaces périphériques du groupe. Bref, en quelques mots, ces analogies rituelles soulignent bien que toute entrée ou sortie par rapport à un groupe social est analogue à ce qui se passe lorsque des frontières spatiales sont franchies : les deux situations donnent lieu à des rites de passage.

(...)Le genre de rite formant le cœur de la démonstration de van Gennep est celui qu'il appelle le changement d'état, et traite en cinq chapitres fournis sur les rites de grossesse, de naissance, d'initiation, de mariage et de mort. Quels que soient les objectifs particuliers du rite, explique van Gennep, la séquence ternaire est présente ou affleure. Ainsi, dans de nombreuses sociétés, la femme enceinte est un objet d'évitement, parfois même, comme chez les Todas de l'Inde, elle est tenue de changer physiquement de résidence. Dans d'autres, elle est recluse et tenue d'observer des interdits alimentaires ou vestimentaires : toutes ces mesures sont, selon van Gennep, des rites de séparation qui la placent dans une situation marginale. Ensuite vient l'accouchement et, plus ou moins rapidement, les

rites du retour à la vie normale (agrégation). Dans certains cas, au moins, van Gennep pense pouvoir affirmer que la mère acquiert, après la naissance, un statut nouveau, ce qui fait de l'ensemble de la séquence un rite de passage à part entière.

Toutefois, la démonstration la plus satisfaisante que donne van Gennep est celle qui porte sur les rites dits de puberté, en Afrique, en Amérique et ailleurs. L'auteur entend bien montrer qu'il ne s'agit en rien de rites thérapeutiques ou magiques liés à la puberté, mais de cérémonies comparables aux rites initiatiques des sociétés secrètes et des confréries religieuses : le but du rite est de faire passer le novice de la société des enfants à celle des adultes. Chez les Massai, les garçons commencent par faire de longues visites dans les villages, puis sont rasés (préliminaire), circoncis, et ils restent enfermés plusieurs jours dans des huttes de brousse (phase liminaire). Puis on les rase à nouveau, et ils vivent dans la brousse jusqu'à ce que leurs cheveux aient repoussé : on les leur tresse, et ils acquièrent le statut de guerrier (postliminaire).

Au sanctuaire d'Eleusis, les candidats étaient mis sous les ordres d'un prêtre, et conduits dans l'enceinte du temple pour s'y purifier. Puis on les menait en courant sur le rivage marin, et cette course s'appelait « mise à l'écart ». Les novices prenaient un bain avec un porc, puis devaient observer des interdits alimentaires sévères, participer à une procession, puis étaient admis à l'intérieur du temple et les mystères de la mort leur étaient montrés. Enfin, des chants et des processions les rendaient à la vie profane. Une fois ceci établi, van Gennep soumet au même traitement le reste des rites du cycle de vie : fiançailles, mariage, et surtout rites mortuaires, à propos desquels il peut montrer assez aisément que, dans beaucoup de sociétés où l'on pratique des funérailles à étapes, les morts sont successivement séparés des vivants (enterrement), puis maintenus « en marge », et enfin réintégrés sous la forme des reliques. Dans sa conclusion, van Gennep peut donc considérer qu'il a rempli son contrat : une très grande diversité de rituels, pris en différents points du monde, semble vérifier son schéma ternaire. On aurait donc affaire, avec les rites de passage, à une forme rituelle élémentaire, dont l'auteur précise qu'elle peut se présenter de manière explicite ou simplement « en puissance ». Enfin, il limite un peu son propos en précisant que tous les changements d'état ne donnent pas lieu à des rites de passage dans toutes les sociétés, et qu'en particulier, ils sont d'autant plus présents dans les sociétés « semi-civilisées » que les catégories sociales y sont plus cloisonnées.

(...) En 1962, Max Gluckman, professeur à Manchester, fait une lecture critique de van Gennep et y ajoute une considération fonctionnelle : ce que n'a pas vu van Gennep, c'est que les rites de passage, comme tous les autres rites, ont vocation à résoudre des conflits, ou du moins des tensions inhérentes à toute organisation sociale fondée sur des groupes familiaux ou de statut.

*(Nicolas Journet : « Les rites de passage d'Arnold van Gennep » - Sciences humaines n° 112 - Janvier 2001*

#### **Document 7 : Mettre le mort à part : les funérailles comme rite.**

(...) dans toutes les sociétés la mort est perçue comme dangereuse pour l'équilibre de la communauté. Aussi une « mise à distance » voire une séparation entre le mort et le monde des vivants apparaît comme nécessaire, cette séparation pouvant être « conservatrice » (on conserve le corps, par la momification par exemple) ou « destructrice » (gérer la disparition du corps, les techniques les plus fréquentes étant l'inhumation et la crémation) ; l'inhumation peut elle-même être faite en pleine terre ou dans un réceptacle (tronc d'arbre, cercueil,...). L'embellissement du corps, en le présentant de manière « idéalisée » est aussi une manière d'assurer cette séparation. On peut également considérer que c'est là la fonction des linceuls, cercueils, tombes et murs des cimetières. Mais l'établissement d'une frontière a finalement pour but d'assurer un lien entre les vivants et le mort. Les funérailles, ne pouvant prendre place qu'au sein de la Culture, sont, à ce titre, essentielles : souvent, dans les sociétés traditionnelles, on considère que des funérailles ratées entraînent un raté de la décomposition et une mauvaise intégration du mort aux ancêtres. Par exemple, chez les Dayaks, dans les cas de mort violente, il peut arriver que les secondes funérailles ne puissent être menées à bien et que la phase de latence ne se termine jamais ; ces morts n'ont alors pas de fin. (...) Finalement, la finalité des rites est de sécuriser ceux qui restent car le mort est assigné à un

statut et à un territoire. Mais il faut pour cela que le corps soit présent et c'est, dans les sociétés traditionnelles, à la communauté de dire au mort de partir.

(*Note de lecture sur Gaëlle Clavandier : « Sociologie de la mort - Vivre et mourir dans la société contemporaine – Armand Colin – 2009 (Note de lecture par Th Rogel) <http://mondesensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/notes-de-lecture/notes-de-lecture-en-sociologie/gaëlle-clavandier-sociologie-de-la-mort-vivre-et-mourir-dans-la-societe-contemporaine-armand-colin-2009-note-de-lecture-par-th-rogel.html>*)

### 3) Interactions

#### **Document 8 : Il y a société là où il y a action réciproque de plusieurs individus**

Il y a société là où il y a action réciproque de plusieurs individus. Cette action réciproque naît toujours de certaines pulsions ou en vue de certaines fins. Les pulsions érotiques, religieuses ou simplement conviviales, les fins de la défense ou de l'attaque, du jeu ou de l'acquisition de biens, de l'aide ou de l'enseignement, et une infinité d'autres encore, font que l'homme entre dans des relations de vie avec autrui, d'action pour, avec, contre autrui, dans des situations en corrélation avec autrui, c'est-à-dire qu'il exerce des effets sur autrui et subit ses effets. Ces actions réciproques signifient que les vecteurs individuels de ces pulsions et de ces finalités initiales constituent alors une unité ou autrement dit une "société"... Cette unité ou socialisation peut avoir des degrés très divers, selon la nature et la profondeur de l'action réciproque, -de la réunion éphémère en vue d'une promenade jusqu'à la famille, de toutes les relations "provisoires" jusqu'à la constitution d'un Etat, de la communauté passagère des clients d'un hôtel jusqu'à la profonde solidarité d'une guilde médiévale. Tout ce que les individus, le lieu immédiatement concret de toute réalité historique, recèlent comme pulsions, intérêts, buts, tendances, états et mouvements psychiques pouvant engendrer un effet sur les autres ou recevoir un effet venant des autres -voilà ce que je définis comme le contenu, en quelque sorte comme la matière de la socialisation. (...) Les hommes se regardent et sont jaloux les uns des autres; ils s'écrivent des lettres ou déjeunent ensemble ; ils ont entre eux des contacts pleins de sympathie ou d'antipathie, au-delà de tout intérêt perceptible ; la gratitude suscitée par un acte altruiste se prolonge en créant un lien indissoluble ; ils demandent leur chemin à d'autres, s'habillent et se parent les uns pour les autres -toutes ces mille relations qui se jouent de personne à personne, brèves ou durables, conscientes ou inconscientes, fugaces ou lourdes de conséquences, parmi lesquelles ces exemples ont été choisis tout à fait au hasard, nous relient sans cesse les uns aux autres. A chaque instant on ourdit de tels fils, on les laisse tomber, on les reprend, on les remplace par d'autres, on les tisse avec d'autres. Ce sont là les actions réciproques entre les atomes de la société, auxquels seule la microscopie psychologique permet d'avoir accès, et qui portent toute la solidité et toute l'élasticité, toute la bigarrure, toute l'unité de cette vie de la société, si claire et pourtant si énigmatique... Tous les contacts physiques et psychiques, les échanges de plaisir et de douleur, les conversations et les silences, les manifestations d'intérêts communs ou opposés qui se produisent sans cesse -voilà d'abord ce qui fait la prodigieuse solidité du tissu social, sa vie fluctuante, avec laquelle ses éléments trouvent, perdent, déplacent sans cesse leur équilibre... Il s'agit de dévoiler les fils ténus, les relations minimales entre les êtres humains, dont la répétition continue fonde et porte toutes ces grandes formations, devenues objectives, dotées d'une véritable histoire. Il faut donc soumettre à l'observation formelle, à côté des processus et des formations plus hauts et plus complexes, ces processus tout à fait primaires qui font du matériau immédiat et individuel une société..."

(*Georg Simmel : « Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation » - PUF – 1999*)

#### **Document 9 : rites d'interaction**

"Dans la société contemporaine, les rituels adressés aux représentants d'entités surnaturelles sont partout en déclin, de même que les grandes cérémonies, avec leurs longs chapelets de rites obligatoires. Il ne reste que de courts rituels qu'un individu accomplit pour et envers un autre et qui

attestent de la civilité et du bon vouloir de la part de l'exécutant, ainsi que de la possession d'un petit patrimoine de sanctitude de la part du bénéficiaire. Il ne reste en bref que des rituels interpersonnels. Ces petites dévotions ne sont guère un paradis pour les anthropologues. Elles n'en méritent pas moins l'examen. Seule notre vision séculière de la société nous empêche d'en apprécier l'ubiquité et la localisation stratégique, et, en retour, le rôle dans l'organisation sociale."

(Erving Goffman : « *La mise en scène de la vie quotidienne* » t. 2 *Les Relations en public*, Éditions de Minuit, 1973)

#### **Document 10 : fragilités du lien social**

"Sachant que l'acteur projette une définition de la situation en présence de ses interlocuteurs, on peut s'attendre à ce que des événements se produisent dans le cours de l'interaction qui viennent contredire, discréditer ou jeter d'une façon ou d'une autre un doute sur cette projection. Lorsque ces ruptures se produisent, l'interaction elle-même peut prendre fin dans la confusion et la gêne. Certaines des hypothèses sur lesquelles les participants avaient fondé leurs réponses devenant insoutenables, les participants se trouvent pris dans une interaction où la situation, d'abord définie de façon incorrecte, n'est désormais plus définie du tout. La personne dont on a ainsi discrédité la présentation peut en ressentir de la honte tandis que ses partenaires éprouvent quant à eux un sentiment d'hostilité; finalement, tous les participants peuvent se sentir mal à l'aise, déconcertés, décontenancés, embarrassés, et tendent à éprouver cette sorte d'anomie qui se produit

quand s'effondre ce système social en miniature que constitue l'interaction sociale en face-à-face."

(Erving Goffman : « *La mise en scène de la vie quotidienne* » - t. 1 *La Présentation de soi*, Éditions de Minuit, 1973)

#### **Document 11 : le monde comme théâtre**

L'affirmation que le monde entier est une scène de théâtre est un lieu commun suffisamment familier aux lecteurs pour qu'ils en voient les limites et en acceptent la formulation; ils savent en effet qu'à tout moment ils peuvent facilement se convaincre qu'il ne faut pas le prendre trop au sérieux. Une action mise en scène dans un théâtre est une illusion relativement fabriquée et c'est une illusion avouée; à la différence de la vie ordinaire, rien de réel et d'effectif ne peut arriver aux personnages de théâtre – quoique, bien évidemment, à un autre niveau, quelque chose de réel et d'effectif puisse se produire touchant la réputation des acteurs en tant que professionnels dont le travail quotidien consiste à donner des représentations théâtrales. C'est pourquoi il faut abandonner ici le langage et le masque du théâtre. (...) Cet exposé ne porte pas sur les aspects du théâtre qui s'insinuent progressivement dans la vie quotidienne. Son objet propre n'est autre que la structure des rencontres sociales – ces entités de la vie sociales qui s'engendrent chaque fois que des individus se trouvent en présence immédiate les uns des autres. Le facteur décisif dans cette structure est constitué par le maintien d'une définition unique de la situation, définition que l'on doit exprimer et dont on doit maintenir l'expression en dépit d'une foule de ruptures possibles."

(Erving Goffman : « *La mise en scène de la vie quotidienne* » - t. 1 *La Présentation de soi*, Éditions de Minuit, 1973)

#### **Document 12 : rituels dans l'interaction**

"Parmi les adultes dans notre société, presque toutes les sortes de transactions, y compris la plus brève des conversations, s'ouvrent et se terminent par du rituel, réparateur ou confirmatif. Tous les domaines de l'existence, rudes ou agréables, personnels et impersonnels, sont ainsi imprégnés d'une référence constante à un petit nombre de croyances centrales à propos des droits et de la nature des gens. Commençons donc notre analyse par un incident dans la rue. Un passant marche sur le pied d'un autre; il dit "Excusez-moi", sans s'arrêter; l'autre lui répond "Pas de quoi", et chacun continue son chemin. Trois éléments différents apparaissent impliqués dans cet incident. D'abord, il y a les considérations virtuelles: l'offense, l'offenseur et la victime. (...) Ensuite, il y a l'activité rituelle accomplie dans cette situation: ici, les excuses et leur acceptation. Enfin, il y a les "faits", l'acte, réel et non virtuel, qui pourrait être une offense, n'était le rituel qui s'y associe, et qui a pour fonction de modifier les pires implications possibles de ce qui s'est effectivement passé. Les faits sont donc un acte dont la

signification est assignée par une activité rituelle destinée à établir cette signification et orientée vers une pire interprétation possible de ces faits; l'éclairage ainsi projeté est revendiqué comme le seul légitime. (...) L'activité rituelle décrite permet aux participants de poursuivre leur chemin, sinon avec la satisfaction de voir l'incident clos, du moins avec le droit d'agir comme s'il était clos et l'équilibre rituel restauré."

(Erving Goffman : « *La mise en scène de la vie quotidienne* » t. 2 *Les Relations en public*, Éd ; de Minuit, 1973)

## D) RELATIONS AVEC LA NATURE

### Document 13 : bouleversements idéologiques

Le désastre écologique a provoqué un bouleversement idéologique. Peut-être même une révolution intellectuelle. Au coeur d'une vie des idées qui a parfois tendance à ronronner, le souci planétaire crée en tout cas un salutaire appel d'air. De la catastrophe nucléaire de Fukushima à la fonte du permafrost de l'Alaska, des espoirs déçus de la COP21 à la crise inattendue liée au Covid-19, la pensée s'est décentrée, renouvelée, régénérée afin de relever le défi de penser dans un monde abîmé. Une nouvelle génération d'auteurs est en train d'éclorre sur la crise du capitalisme, les décombres du soviétisme et les impasses du productivisme. (...) Avec de nouvelles ontologies élaborées par l'anthropologue Philippe Descola et le sociologue Bruno Latour.

Afin de dépasser le dualisme entre nature et culture, dont il observa l'inadéquation sur son terrain amazonien auprès d'une tribu jivaro, les Achuar, qui considéraient les plantes qu'ils mangeaient et les animaux qu'ils chassaient comme ontologiquement semblables à eux, Philippe Descola a distingué quatre façons de percevoir les continuités et les discontinuités entre les humains et les non-humains : le totémisme (qui repose sur l'idée qu'il y a une homologie, une appartenance commune, entre certains humains et non-humains); l'animisme (qui suppose que la plupart des non-humains qui nous entourent ont une âme ou une intériorité); le naturalisme (fondé sur l'idée que les humains vivent dans un monde séparé de celui des non-humains); et l'analogisme (où humains et non-humains mènent des vies séparées mais analogues). (...) Une Terre qui pourrait même être défendue au sein d'un « parlement des choses », une sorte de Sénat mondial où siègeraient des porte-parole d'entités non représentées : forêts, insectes pollinisateurs, oiseaux migrateurs, mais également aéroports ou OGM. En résumé, Philippe Descola a montré qu'il n'y a pas d'universalité de la distinction entre nature et culture, et Bruno Latour qu'il y avait d'autres modes d'existence. Le premier invite désormais à une « politique de la Terre », alors que le second a théorisé une « politique de la nature ». Tous deux sont des références incontestées de la galaxie écopolitique.

(Nicolas Truong : « *Le tournant écopolitique de la pensée française* »- *Le Monde* - mardi 4 août)

### Document 14 : On a beaucoup entendu les oiseaux !

***On a beaucoup entendu les oiseaux lors de la période de confinement liée à la pandémie de Covid-19. Pourquoi avez-vous voulu témoigner de la présence de leur chant ? Et que nous a-t-il donné à penser ?***

La question s'est évidemment posée, au regard de tous ces témoignages : pourquoi ceux qui s'émerveillaient d'entendre les oiseaux ne les avaient-ils pas entendus jusqu'alors ? Peut-être les entendait-on, mais ne les écoutait-on pas ? Poser la question de cette manière est, bien sûr, intéressant, puisqu'elle nous conduit à interroger ce qui, dans nos modes de vie, nous avait rendus tellement insensibles ou peu disponibles, au point que nous n'entendions pas le chant des oiseaux. Et c'est également intéressant de parler en termes de « mode de vie », puisque cela inclut alors l'absence de silence ce n'est donc pas seulement le fait que nous ne les écoutions pas, c'est qu'ils n'étaient pas audibles dans cette anthropo-cacophonie.

Mais s'arrêter à cette formulation fait (encore) de nous les seuls vrais acteurs de cette situation. Car il est rapidement paru évident à de nombreux ornithologues, non seulement que les oiseaux avaient eux-mêmes un point de vue sur cette situation, mais aussi qu'ils avaient bel et bien pris acte des changements de leur milieu de vie. (...) penser la situation, comme l'a proposé Bernadette Bensaude-Vincent, sur le mode des compositions diplomatiques avec le virus, un mode qui nous engage à trouver « un arrangement pour faire monde avec lui. C'est une proposition pragmatique. Car il est

crucial d'apprendre de nouvelles manières plus attentives de nous rapporter aux autres êtres (virus, bactéries, animaux non humains, végétaux), de cultiver d'autres façons de penser ces rapports de compositions et d'arrangements.

*(Vinciane Despret « Ne déclarons pas la guerre au vivant » - Le Monde - mercredi 5 août 2020)*

### **Document 15 : actions collectives et changement social**

Les multiples ZAD sont des collectifs qui s'organisent afin de changer de modes de vie, en métamorphosant les relations aux autres êtres vivants. (...) Car il n'y a pas que les autochtones du Grand Nord qui perçoivent, lorsque les forêts brûlent, que le permafrost fond et que la banquise disparaît sous leurs pieds. Nous assistons nous aussi, dans nos régions, à ses effets concrets et dévastateurs sur nos écosystèmes

*(Nicolas Truong – Entretien avec Nastassja Martin : « Nous vivons une crise du récit » - Le Monde - samedi 8 août 2020)*

## **E) CONCLUSION**

### **Document 16 : Un désir de société**

Avec le confinement, chacun de nous découvre la valeur de la vie sociale. Il y a d'abord la souffrance de la solitude et de la disparition des rites et des expériences collectives : plus de sorties, plus de repas partagés, plus de fêtes, plus de stades, plus de spectacles, plus de mariages et d'enterrements, plus d'école, plus de collègues de travail, plus de foule, plus de bruit, plus de « densité » de la vie, plus d'« effervescence collective »... Là où la grande majorité des sociologues ne voyaient que des soumissions grégaires, des logiques de distinction et des accomplissements stratégiques, là où personne n'était dupe de la manipulation des besoins et des formes plus ou moins subtiles de domination, chacun découvre que la vie sociale a une valeur comme telle. Chacun se découvre durkheimien sans le savoir. On ne va pas au concert pour le seul plaisir de se distinguer mais aussi pour le bonheur d'être ensemble, on ne travaille pas seulement pour gagner sa vie mais aussi pour se sentir utile et pour être avec d'autres, des camarades et des collègues (Ce que montrent toutes les enquêtes sur le travail, notamment en France où l'accomplissement de soi au travail est tenu pour plus important que les revenus et l'intégration dans un collectif. La souffrance au travail n'empêche pas la « valeur » du travail, et la critique du travail, elle est même d'autant plus forte que l'on attend beaucoup du travail) .... Bref, la vie sociale a une valeur et, très étrangement, les sociologues avaient fini par oublier la force des mille rites qui nous permettent de vivre dans les sociétés modernes pourtant décrites comme « individualistes » et désenchantées. Quand s'éloigne la société qui est en chacun de nous, nous découvrons le vide, le désespoir et la panique et nous luttons contre l'anomie. Nous comprenons que le sujet le plus intime, le plus individuel et le plus singulier est un sujet social. Avec le confinement, le vide social extérieur devient rapidement un vide intérieur insupportable.

Avec le virus, nous redécouvrons aussi que la société tient par la division du travail et par les ajustements des rôles et des fonctions ; elle « tient » parce que la société est quelque chose comme un système d'interdépendances. Brutalement, l'image fonctionnelle et organique de la vie sociale, ce qu'on appelait la société, s'impose à nous. Ce qui reste de société tient parce que chacun accomplit son rôle, parce que les activités sont emboîtées, parce que le travail de chacun participe d'un travail collectif, parce que les métiers sont des accomplissements pratiques et des vocations. Subitement, nous avons redécouvert les systèmes et les organisations, à commencer par l'hôpital... Si les soignants n'avaient pas été un peu « parsoniens » en combinant des compétences techniques à un universalisme moral, personne n'aurait été soigné. De la même manière, si les enseignants n'avaient pas tenu leur rôle pour une vocation, la majorité des élèves auraient été abandonnés. Nous avons redécouvert celles et ceux que nous avons cessé de voir : les caissières, les routiers, les boulangers, les aides-soignantes... Nous avons vu que l'école n'était pas seulement une machine à produire et à reproduire des inégalités mais qu'elle était un espace de socialisation essentiel pour les enfants, pour les adolescents et... pour leurs parents qui ne travaillent que si l'école fait son travail.

*(François Dubet : « Le retour de la société » - La Revue du Mauss n°56 « Nous l'avons tant aimée ... la sociologie » – Décembre 2020)*

## II) AVANT LA COVID

### A) ME TOO

#### Document 17 : #MeToo, du phénomène viral au « mouvement social féminin du XXI<sup>e</sup> siècle

En 2006, Tarana Burke, une travailleuse sociale originaire de Harlem (New York), lance une campagne de soutien aux victimes d'agressions sexuelles dans les quartiers défavorisés. Pour appuyer sur l'empathie et la solidarité, elle choisit un nom très court à cette initiative : « *Me too* » (« moi aussi »). Deux petits mots que la militante, qui a elle-même subi des violences sexuelles, regrette de n'avoir pas su dire plusieurs années auparavant à une fille de 13 ans qui s'était confiée à elle sur les viols à répétition de son beau-père. Tarana Burke ne pouvait pas s'imaginer que, dix ans plus tard, « *Me too* » galvaniserait des dizaines de milliers de femmes et les encouragerait à partager leur histoire. Que ce « moi aussi » serait désormais le nom d'un mouvement social d'ampleur, lancé en ligne par des femmes et à travers le monde.

Le 5 octobre 2017, l'affaire Weinstein éclabousse Hollywood. Les révélations du *New York Times* et du *New Yorker* sur les accusations d'agressions, de viols et de violences commises par ce producteur de cinéma américain font le tour de la planète grâce à Twitter, un réseau social parmi les plus privilégiés des personnalités publiques. C'est sur cette même plate-forme que rejaillit l'étincelle #MeToo. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, Alyssa Milano, fervente critique d'Harvey Weinstein et connue pour ses rôles dans les séries *Madame est servie* et *Charmed*, décide de poster un petit message avec cette idée :

« Si vous avez été victime de harcèlement ou d'agression sexuelle, écrivez “moi aussi” en réponse à ce tweet. »

L'actrice envoie quelques minutes plus tard un deuxième tweet, accroché comme une bouée au premier : « *Me too* » Plus de soixante mille messages lui feront directement écho dans les cinq jours qui suivirent. Les signataires de ces tweets sont en grande partie des femmes, certaines célèbres, d'autres anonymes, qui livrent de courts témoignages, qui racontent pêle-mêle les brimades, les réflexions, les regards, les agressions, les viols. Des faits survenus au travail, mais qui s'étendent aussi à l'enfance, à la famille, à la fac, à l'espace public. L'amoncellement de ces récits en quelques centaines de caractères montre que le harcèlement sexuel des femmes ne s'arrête pas à Hollywood ; il n'épargne aucune classe sociale, aucun milieu.

(...) Une démultiplication extraordinaire et imprévue pour Véronique Nahoum-Grappe, qui décrit ainsi le phénomène :

« A force de s'amonceler, de s'internationaliser, ces récits nés du “je” solitaire, glissant vers le “moi aussi”, et “elle aussi” et une autre encore, finissent par dessiner un “nous”, étonnante présence collective, où chacune reste debout près de sa phrase lancée [...] »

Émerge alors en quelques semaines ce que l'anthropologue décrit comme un « *mouvement social féminin du XXI<sup>e</sup> siècle, qui sait user des outils technologiques de l'époque pour faire apparaître un point de vue non pris en compte à la mesure de sa réalité massive et tragique* ».

Les chiffres sont vertigineux : en trois mois, ce sont trois millions de tweets #MeToo qui sont recensés par Twitter. Chaque semaine, d'octobre à janvier, plus de 38 000 font référence au harcèlement sexuel. En un an, #BalanceTonPorc comptabilise 930 000 tweets ; #MeToo, 17,2 millions. (...)

« Dans une année surchargée d'informations, #MeToo s'inscrit dans la durée et comme un véritable mouvement sur les réseaux sociaux », assurait au *Washington Post* le professeur Michael Cohen, du projet Peoria, par opposition aux phénomènes viraux, aux discussions fugaces qui croissent et s'étiolent chaque jour sur ces plates-formes.

(...) Alors que la plupart des mouvements sociaux du siècle dernier sont nés en bas de l'échelle sociale, #MeToo est parti des classes sociales urbaines, où les femmes — ici souvent

actrices, journalistes, militantes — sont éduquées. Des femmes qui évoluent dans des milieux où elles ont pu « s'éloigner du système de croyance traditionnel qui lie sexualité illégitime, honte sociale et souillure morale de la femme », rappelle l'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe.

(...)interrogées dans le cadre de l'étude\*, nombre de femmes ayant contribué à des hashtags sur le harcèlement sexuel « estiment, en dépit des risques et de l'hostilité sur ces sites, que Twitter et les plates-formes en ligne constituaient des espaces plus sûrs et plus faciles pour s'engager dans le militantisme féministe que des lieux hors ligne tels que la rue, les lieux de travail, les écoles, la famille et les amis ».

(...)le mouvement a amené la question du harcèlement sexuel et des violences envers les femmes sur de nombreuses tables : dans la sphère publique et politique, au sein des entreprises, dans les écoles et dans les couples.

(Pauline Croquet : « #MeToo, du phénomène viral au « mouvement social féminin du XXI<sup>e</sup> siècle » - Le Monde - 14 octobre 2018 à 09h44 - Mis à jour le 14 octobre 2018 - [https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/10/14/metoo-du-phenomene-viral-au-mouvement-social-feminin-du-xxie-siecle\\_5369189\\_4408996.html](https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/10/14/metoo-du-phenomene-viral-au-mouvement-social-feminin-du-xxie-siecle_5369189_4408996.html))

## **Document 18 : Nous sommes des êtres de raison et de contrôle**

### **Q : Que pensez-vous du déferlement de paroles et de témoignages de femmes victimes de harcèlement ou d'agressions sexuelles, dans la foulée de l'affaire Weinstein ?**

(...) Les conséquences de ce mouvement peuvent être énormes. A condition de soulever non pas un coin mais l'intégralité du voile, de tirer tous les fils pour repenser la question du rapport entre les sexes, s'attaquer à ce statut de domination masculine et anéantir l'idée d'un désir masculin irrépressible. C'est un gigantesque chantier.

### **Vous incriminez l'indulgence de la société à l'égard des « pulsions » masculines ?**

Bien entendu ! Nous sommes des êtres de raison et de contrôle, pas seulement de pulsions et de passions. Si j'ai une pulsion mortifère à votre égard, je ne vais pas vous sauter dessus pour vous

(Françoise Héritier : « Il faut anéantir l'idée d'un désir masculin irrépressible » - *Propos recueillis par Annick Cojean - Le Monde Société, dimanche 5 novembre 2017*)

## **B) BLACK LIVES MATTER**

### **Document 19 : origines**

Le mouvement Black Lives Matter a débuté aux États-Unis au cours de l'été 2013, en réaction aux violences commises par des policiers contre de jeunes Africains-Américains. Depuis le Mouvement pour les droits civiques des années 1950 et 1960, aucune mobilisation de ce type n'avait eu une telle ampleur.(...) Selon K.-Y. Taylor, trois explications principales rendent compte de l'émergence et de la diffusion du mouvement. L'auteure propose tout d'abord une analyse de la situation sociale catastrophique des classes populaires africaines-américaines. À l'aide du concept de racisme institutionnel (central dans le mouvement Black Lives Matter), elle explique que la production et la reproduction des inégalités raciales sont dues aux politiques et aux pratiques des institutions publiques et privées américaines. (...) Ensuite, l'auteure montre bien en quoi la situation des classes populaires africaines-américaines est une conséquence des transformations récentes de l'idéologie raciste. Dans les deux premiers chapitres, K.-Y. Taylor propose une archéologie croisée des idées d'« exceptionnalisme américain », de « culture de la pauvreté » et de « *colorblindness* » pour montrer comment la fin de la discrimination juridique dans les années 1960 a permis de justifier un discours considérant la persistance des inégalités raciales comme le résultat du mode de vie déviant d'individus s'excluant eux-mêmes d'une société désormais fondamentalement méritocratique, puisqu'« aveugle à la couleur de la peau ».

(Nicolas Martin-Breteau : « From #BlackLivesMatter to Black Liberation : Racism and Civil Rights » - Chicago, HaymarketBooks, 2016 - *Critique internationale* 2017/2 (N° 75), pages 175 à 178 <https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2017-2-page-175.htm> )

## **Document 20 Internationalisation du mouvement ?**

Le mouvement Black Lives Matter résonne jusqu'au Japon. Après Osaka, la troisième plus grande ville du pays, la capitale Tokyo a accueilli le week-end dernier une marche antiracisme, en soutien aux protestations contre les violences policières aux Etats-Unis. Né sur les réseaux sociaux, le mouvement japonais appelle aussi l'archipel à dénoncer les discriminations raciales qui touchent les personnes d'ascendance africaine au Japon, et dont souffrent particulièrement les Japonais métis.

L'intersectionnalité est un concept sociologique qui aborde la question des discriminations par le croisement des différents systèmes de domination, comme par exemple le système capitaliste avec le système patriarcal, le système des classes avec celui de la race.

*"Il y a des normes dans chaque système et c'est le croisement de ces normes qui crée des problèmes", explique Yasemin Ural, sociologue et chercheuse au centre "Affective societies" de l'Université libre de Berlin. "Par exemple si vous êtes une femme noire handicapée, vous êtes discriminée d'une autre manière qu'une femme noire riche sans handicap."*

*(Le racisme, une histoire d'émotions ? // Le mouvement Black Lives Matter résonne au Japon*

*<https://www.dw.com/fr/le-racisme-une-histoire-d%C3%A9motions-le-mouvement-black-lives-matter-%C3%A9sonne-au-japon/av-53841722>)*

## **C) FAKE NEWS ET LEGENDES URBAINES**

### **Document n°21 : pourquoi la rumeur ?**

La plus connue des définitions de la rumeur par leur dynamique doit être portée au crédit du sociologue américain T. Shibutani : les rumeurs sont des nouvelles improvisées résultant d'un processus de discussion collective. Pour lui, à l'origine de la rumeur il y a un événement, important et ambigu. Par exemple, pendant la nuit, plusieurs dizaines de chars traversent un village tunisien. Dans ce pays où règne une surveillance étroite de l'information, la population va s'interroger : que se passe-t-il ? La rumeur serait la « mise en commun des ressources intellectuelles du groupe pour parvenir à une interprétation satisfaisante de l'événement » [1371]. Ainsi, la rumeur est à la fois un processus de dispersion d'information, et un processus d'interprétation et de commentaire. Shibutani conçoit la rumeur comme une action collective en vue de donner un sens à des faits inexplicables : « Les chars signifient-ils que Kadhafi est à nouveau entré en Tunisie ? Y a-t-il une révolte à cause de la hausse des prix ? Est-ce seulement des manoeuvres ? Bourguiba serait-il mort ? » En colportant les faits et en les commentant, le groupe parvient à une ou deux explications. L'évolution du contenu de la rumeur ne serait pas due aux distorsions de la mémoire mais à l'évolution et l'apport des commentaires faits tout au long du processus de rumeur. (Jean-Noël Kapferer : « Rumeur, le plus vieux media du monde » - Seuil – 1987)

### **Document n°22 : Quand la rumeur ?**

(...) dans les moments de forte crise de légitimité, il y a abondance de rumeurs. Pas seulement au plan national, au plan local également. Dans une entreprise en crise, par exemple. La direction dit : « demain à 16 h, il y aura un communiqué ». Les gens n'ont pas envie d'attendre, alors ils font leurs propres réponses. La rumeur a pour fonction de calmer l'angoisse. Elle permet aux gens de discuter, d'avancer des hypothèses communes. Elle est l'expression d'une dynamique de groupe.

### **Document n°23 : La rumeur et Internet**

« Tout se passe, écrit Philippe Nassif comme si la rumeur retrouvait aujourd'hui une nouvelle vigueur par la grâce des technologies les plus en pointe : Internet et le téléphone portable <sup>20</sup>. » Sous une apparence de média visuel (écriture et image), Internet se rapproche en réalité beaucoup plus de la communication de type oral, comme le bouche à oreille et le téléphone. Le style écrit des e-mails tend à devenir un style « scripto-oral » semblable au langage parlé : « Salut » et « Bonjour » remplacent les formules de politesse en début et en fin de message, les abréviations abondent, les fautes d'orthographe ne sont plus corrigées et, sous l'influence de l'anglais, les accentuations tendent à disparaître. Internet est bien loin des *Lettres* de

Madame de Sévigné ! La rapidité des transmissions réduit le temps entre l'envoi et la réponse, créant des conditions de dialogue proches de la conversation. Comme l'écrit Paul Virilio, « les limites de l'écrit qui marquaient toute l'Histoire, depuis les origines cunéiformes jusqu'à nos écrits d'aujourd'hui, sont en train de sauter avec les systèmes interactifs, à commencer par Internet ».

Mais paradoxalement, cette communication est dépersonnalisée : la typographie uniformisée n'est plus le style d'une écriture à la main qui faisait le bonheur des graphologues. Il n'y a même plus de signature manuscrite dans les e-mail. Les communications sur Internet, qu'il s'agisse de textes, d'images ou de sons, sont numérisées, c'est-à-dire détachées de tout support matériel, originel, historique permettant une identification et une authentification. Avec la numérisation, ajoute Paul Virilio, « il deviendra impossible de savoir ce qui est manipulé et ce qui ne l'est pas. [...] Le truquage est inhérent à la numérisation : [...] une désinformation intrinsèque, liée à la possibilité de manipulation et de l'image et du son ». On pouvait autrefois déceler un faux en écriture, une photo retouchée, un son manipulé, cela est désormais impossible avec les textes électroniques, les images et les sons numérisés. La distinction même entre une image réelle et une image de synthèse devient quasi impossible.

Enfin, Internet permet, à la différence du bouche à oreille et du téléphone, et plus commodément qu'avec le service postal, la diffusion simultanée d'un message depuis une source unique vers une pluralité de destinataires. (...)

Sur Internet, un message est fait pour circuler, soit parce qu'il contient un avertissement qu'il faut diffuser ou une information qu'il faut partager, soit parce que, de manière générale, Internet repose sur une idéologie et une mythologie du réseau, de la communication et de la transparence. Il est révélateur qu'un célèbre site offrant des services de courrier électronique argumente avec humour sa publicité avec des slogans tels que « Échangez tous vos potins » et « Pour tout savoir et tout répéter, utilisez plutôt l'e-mail ».

Toutes ces caractéristiques — style « oral », rapidité, anonymat, potentialités de trucages et de faux, diffusion multiple — font d'Internet et du courrier électronique des moyens idéaux de transmission des rumeurs.

(V. Champion-Vincent et J.B. Renard : « De source sûre » - Payot – 2002)

#### **Document n° 24 : corruption de la démocratie ?**

Gerald Bronner s'intéresse à la situation actuelle de la démocratie[3]. En effet, celle-ci aborde aujourd'hui une étape nouvelle à travers trois tendances fortes : la libéralisation du marché de l'information (notamment depuis le début des années 1980 en France), la révolution technologique que constitue l'essor d'Internet et ce que l'auteur appelle « le triumvirat démocratique » c'est-à-dire la triple revendication démocratique qu'on peut résumer par « le droit de savoir, le droit de délibérer, le droit de décider », triple revendication qui connaît un essor particulier ces dernières années. Ces trois évolutions sont tout à fait désirables dans un pays démocratique mais leurs excès et la conjonction de ces excès peuvent avoir des effets dévastateurs pour la démocratie elle-même.

A la base du « triumvirat démocratique » on trouve souvent la revendication du « droit au doute » concernant les informations qui sont diffusées, droit bien entendu souhaitable. Mais si celui-ci ne s'assortit pas d'obligations méthodologiques suffisantes alors le champ est laissé libre à des thèses hétérodoxes non validées. Ce « droit au doute sans contrôle » aboutit alors à créer une défiance systématique à l'égard des « résultats orthodoxes » (ou « résultats reconnus ») et un écart domageable entre le public et les « experts orthodoxes » de la question analysée. Dans le cas où le « droit au doute » devient « invasif », la question se pose de savoir à qui accorder sa confiance. Mais dans une société où la division du travail intellectuelle est telle qu'on ne peut guère faire autrement que se reposer sur l'expertise d'autrui, la question du choix de celui sur lequel on porte sa confiance devient cruciale. Il peut en découler une suspicion à l'égard des discours orthodoxes et des experts en général qui peut se développer de manière diffuse mais également se développer dans des discours structurés allant du discours qui se veut hétérodoxe jusqu'aux théories du complot ou aux légendes urbaines.

(Th Rogel : « Note de lecture sur « La démocratie des crédules » de Gerald Bronner – PUF – 2013 - <http://mondessensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/notes-de-lecture/notes-de-lecture-en-sociologie/la-democratie-des-credules-gerald-bronner.html>)

## D) LA QUESTION MONETAIRE

### Document n°25

La circulation monétaire est l'un des maillages les plus étroits liant les hommes en société. La question intrigue les anthropologues comme les historiens (...). Mais voilà que, depuis la crise financière de 2008, toutes les certitudes simples héritées du savoir économique accumulé à la fin du xxe siècle sont une nouvelle fois remises en question. Le bilan des banques centrales explose, mais l'inflation reste désespérément plate ; les taux d'intérêt à long terme sont nuls ou même négatifs, mais jamais les caisses d'épargne n'ont collecté autant d'argent. Quel avenir réservent de tels dérèglements monétaires ? D'un autre côté, l'innovation technolo-aïque aboutit à la naissance de cyber-monnaies qui, dans les mains des GAFAM familiers de succès planétaires, pourraient, dans un avenir proche, concurrencer les monnaies souveraines et dénouer le lien séculaire établi entre la monnaie et l'État. Quelle civilisation nouvelle forgerait la privatisation du tissu monétaire?(...)

(...)la monnaie n'est pas une chose, elle est une relation sociale. Représentant un pouvoir d'achat indéterminé sur la richesse de la nation, c'est-à-dire sur l'ensemble des biens et services disponibles, elle résume, en un sens, le contrat économique qui noue l'individu et la société. C'est ce qui explique et justifie un lien étroit entre la monnaie et l'État, et c'est ce qu'il faut avoir en tête même à l'ère digitale où un téléphone portable permet une circulation monétaire « sans contact ».

Ces premières observations suffisent pour répondre aux interrogations que soulève l'irruption du bitcoin et de ses émules (Ethereum, Ripple...). Le bitcoin a été créé en 2009 de manière énigmatique, son (ses ?) créateur(s) restant camouflé(s) sous le pseudonyme de Satoshi Nakamoto. Sa particularité est de mettre en oeuvre une technologie sophistiquée connue sous le nom de blockchain. Le bitcoin n'a suscité pendant des années qu'un intérêt confidentiel. La demande s'est brusquement envolée en 2017, donnant lieu à une bulle spéculative, le prix unitaire atteignant en quelques mois 20 000 dollars pour redescendre aussi brutalement à 3 500 dollars avant de se stabiliser depuis le printemps 2019 un peu en dessous de 10 000 dollars. Cela dit, la question : S'agit-il d'une monnaie ? »

(...) Ce panorama aurait probablement ravi un Friedrich Hayek voyant se concrétiser les dérèglements que, telle Cassandra, il n'avait cessé de prophétiser. (...)Il en arriva à proposer une solution simple : privatiser la monnaie, autoriser la circulation de monnaies parallèles. (...)il se trouve que l'année 2019 a vu un entrepreneur habile se dresser — avec une audace dont on n'avait pas d'exemple depuis John Law -- pour proposer, avec assurance, une monnaie privée, le Libra. Le Libra présenterait, par rapport au bitcoin discuté plus haut, deux grandes différences : il serait adossé à un panier de monnaies internationales reconnues (dollar, euro, yen...), il serait abrité par une « fondation » en assurant la gestion et la gouvernance. (...). D'un autre côté, il suffit que les deux milliards d'utilisateurs de Facebook transfèrent 500 dollars en dépôts en Libra, soit un montant de 1 000 milliards de dollars, pour que l'instrument en question assure un énorme volume de transactions surmontant ainsi rapidement l'obstacle majeur que constitue la construction ex nihilo d'un vaste réseau de paiements. La « fondation » deviendrait, corrélativement, l'une des plus puissantes entités financières du monde. De là l'inquiétude immédiatement exprimée concernant les risques de déstabilisation de la sphère financière. (...). Au moment où, en octobre 2019, a été créée la fondation associant Facebook et ses partenaires (Uber, Spotify, eBay...), plusieurs institutions financières qui avaient manifesté de l'intérêt pour le projet (Paypal, Visa, Mastercard...) se sont finalement désistées. (...)

Cela dit, l'avancée des projets de monnaies privées pourrait avoir une conséquence inattendue en ressuscitant la question du système monétaire international. (...) Que le Libra puisse être, par ce biais, la première étape de l'innovation . monétaire majeure qui pourrait voir le jour au XXI<sup>e</sup> siècle serait véritablement une ruse de l'Histoire peu banale !

*(Jacques Mistral : « La monnaie au XXI<sup>e</sup> siècle » - Le Débat n° 210 - 2020/3)*

... ET AUSSI...

**Les transformations de la famille, la reconnaissance de l'homosexualité, la question du genre, ...**